

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Soixante huitième année
Fascicule III - Troisième trimestre 1973

68



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1973

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

*pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville
et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).*

Le numéro	8,00
Abonnement annuel normal	30,00
Abonnement de soutien	50,00
Retraités et étudiants	20,00

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Soixante huitième année
Fascicule III - Troisième trimestre 1973



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1973

SOMMAIRE

Marcel PAILLARET :

Les déboires du citoyen Mallet, Curé de N.D.
de la vie p. 7 à 11

Pierre CAVARD :

Saint Didier évêque de Vienne et martyr .. p. 15 à 46

SOCIETE DES AMIS DE VIENNE
SORTIES ET EXPOSES DU 2^e SEMESTRE 1973

SAMEDI 22 SEPTEMBRE APRES-MIDI
Visite du Château de Virieu

Renseignements au Syndicat d'Initiative. Cette sortie pourra être envisagée par le moyen de voitures particulières.

Les personnes pouvant disposer de places sont priées de bien vouloir le faire savoir en s'inscrivant pour la sortie au S.I.

Venez nombreux aussi à ces causeries :

MERCREDI 3 OCTOBRE

A 18 heures, EXPOSE-DEBAT présenté par M. Marcel PAILLARET, sur "GERARD DE VIENNE".

MERCREDI 7 NOVEMBRE

Rétrospective des sorties des Amis de Vienne : diapositives présentées par M. Jean PERRIOLAT.

MERCREDI 2 DECEMBRE

Conférence dont le sujet sera précisé ultérieurement.

Pour nous permettre d'éditer un bon Bulletin, il nous faut beaucoup d'abonnés. Faites inscrire vos amis.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à envoyer à Monsieur le Secrétaire des "AMIS DE VIENNE"
Syndicat d'Initiative, 38200 VIENNE

Je soussigné (*nom en capitales*)

demeurant à (*adresse bien complète*)
désire recevoir le bulletin de la Société des Amis de Vienne de l'année 1973.
Les numéros déjà sortis lors de cette souscription devront m'être envoyés à l'adresse ci-dessus.

Fait à, le 197

Signature :

Paiement par Compte Chèque Postal LYON 185-71 à l'ordre Société Amis de Vienne, Cours Briller, 38200 Vienne

ou par chèque bancaire,

ou en espèces au Siège, Pavillon du Tourisme.

(*Rayer la mention inutile*)

LES DÉBOIRES DU CITOYEN CURÉ MALLET,

dernier desservant de Notre-Dame de la Vie

Nous devons à notre sociétaire parisien, le Général Guy, dont le père fut notaire à Saint-Symphorien-d'Ozon, de nous avoir communiqué une lettre datée de Grenoble le 10 avril 1793 " l'an 2 de la république française " et adressée au citoyen curé Malet.

La lecture en est difficile. En voici la transcription assurée par M. Bellet :

GRENOBLE, le 10 avril 1793
l'an 2 de la république française

" Il est arrivé, mon cher concitoyen, à l'égard de l'arrêté qui vous concerne, ce qui est arrivé à beaucoup d'autres ; votre lettre est datée du 7 courant et l'envoi de votre arrêté au district a été fait le 6 du même présent mois, en sorte qu'au moment où je vous avise, vous avez pu vous le procurer ; en tout, cas, vous pourrez à la réception de la présente qui vous sera remise par le brave et honnête citoyen Rigaud de Sérézin, vous présenter au district, et on vous le remettra de suite.

" Pour ce qui est de l'erreur dont vous proposez la réparation, la chose est impossible, ou plutôt, il n'y a point d'erreur ; en effet, la nation ne profite de l'intérêt des biens aliénés que du jour de la vente, et ce n'est aussi que ce jour-là que cet intérêt peut et doit courir à votre profit aux termes de la loi, ainsi il vous a donc été fait justice, et l'administration ne peut aller au-delà de la loi.

" Bonjour cher concitoyen, comptez sur mon entier dévouement.

" Mes compliments au voisin Denantes.

" Au citoyen Malet, curé de N.D. de la Vie. "

Signé : illisible p. g. s.

Nous n'avons pas pu déchiffrer la signature ni connaître le motif de la demande de Malet, mais il est sans doute intéressant de signaler une autre demande du Curé de Notre-Dame de la Vie.

exemplaire du 10. avril 1793. l'air 2. Deland p. 10.

[illegible]

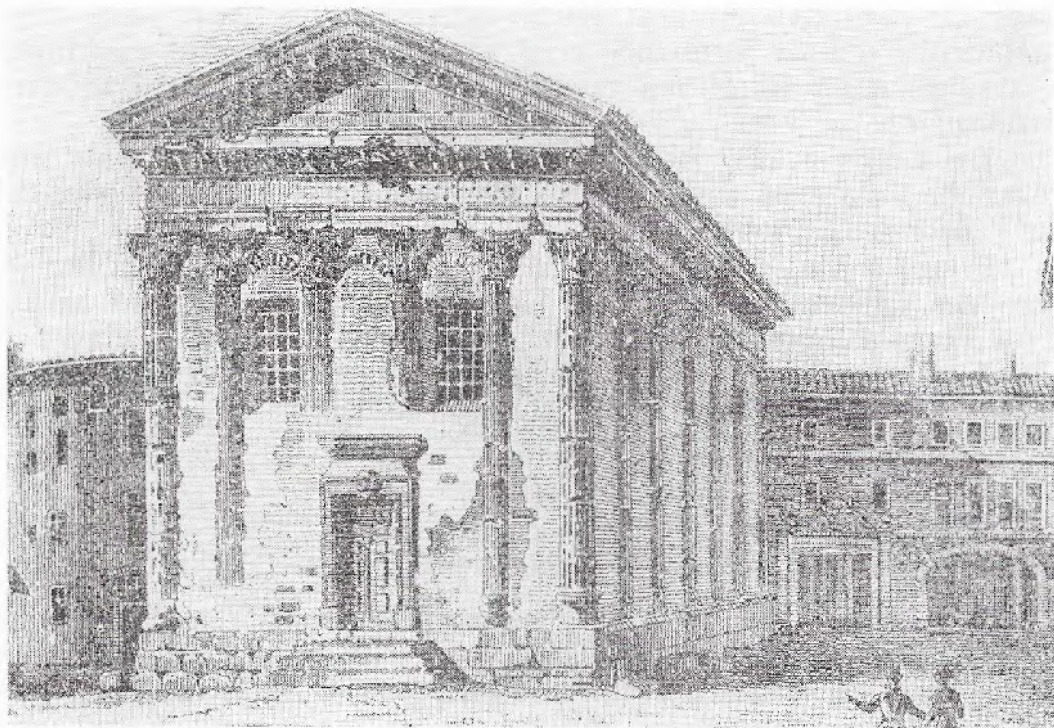
personne qui est de l'économie dont un peu plus la satisfaction
la chose est impossible, ou plutôt, il n'y a point d'économie, car
affait la nation ne profite de l'intérêt de son allié, que
dans une certaine mesure, et l'intérêt de son allié, que
l'intérêt de son allié, que l'intérêt de son allié, que
ainsi il n'y a point d'économie, et l'intérêt de son allié, que

*
**

Les premiers jours de novembre 1790, le maire Pioct transmet aux administrateurs du département le vœu tendant à obtenir que l'église Saint-Maurice soit érigée en paroisse.

Deux curés ambitieux eurent aussitôt connaissance de cette démarche et présentèrent successivement leurs requêtes.

Ce fut tout d'abord Reymond, curé de Saint-Georges. A 26 ans, après avoir été gradué maître ès-arts de l'Université de Valence, il fut nommé professeur de philosophie au collège à la suppression des Jésuites. Cinq ans, il fut titulaire de la cure de Saint-Georges malgré la sérieuse concurrence du candidat du chapitre de Saint-Pierre. Il eut des démêlés avec M. de Pompignan, l'avant-dernier archevêque de Vienne. Mais surtout au début de la Révolution, il acquit une notoriété grâce à des brochures politiques et à sa propagande auprès du clergé des campagnes du Dauphiné et du Lyonnais. Il était au premier rang des "curés patriotes" et pensait être tout désigné pour prendre possession de Saint-Maurice et prendre la suite de l'Archevêque Mgr d'Aviau qui était émigré, ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution.



Le Temple d'Auguste et de Livie, place du Palais, avant sa restauration, alors qu'il était paroisse de Vienne sous le vocable de Notre-Dame de la Vie.

(Gravure Musée de Vienne)

Dans sa démarche du 12 novembre 1790, il se garda bien de se démasquer, il exposa au directoire du district de Vienne l'état de délabrement et l'humidité malsaine de Saint-Georges avec forces détails dans le style de l'époque. Le directoire de district qui partageait l'avis de la municipalité donna un avis favorable assorti de nombreux attendus le 13 novembre 1790 qui fut transmis au directoire de département, signé Bouthier et Teste du Bailler.

Malet, apprenant aussitôt cette démarche, s'empressa de présenter la sienne qu'il envoio directement à l'assemblée départementale, le 15 novembre 1790. Il s'élève contre les prétentions du sieur curé Reymond et s'efforce de démontrer que la vétusté de l'église Saint-Georges n'est pas aussi importante et qu'une dépense relativement modeste permettrait sa remise en état, d'ailleurs l'église Saint-Pierre tout à côté peut être utilisée puisque l'office canonical va cesser.

Par contrc, Malet présente le mauvais état et la petitesse de son église Notre-Dame-de-la-Vie ; il expose que l'église Saint-Maurice est plus centrale et qu'elle est du ressort de Notre-Dame...

Le 17 novembre 1790, l'Assemblée départementale trancha le différend en déboutant les deux adversaires et leur demandant de remettre en état leurs églises respectives. Leur hâte maladroite s'était retournée contre eux et ils devront continuer à assurer leurs fonctions puisque tous deux sont curés constitutionnels.

Deux ans après, le 17 novembre 1792, Reymond aura une revanche éclatante puisqu'il fut nommé Evêque constitutionnel de l'Isère à Grenoble.

Quant à Malet, il poursuivit son ministère jusqu'à la fermeture des églises de Vienne le 13 novembre 1793 par un arrêté d'un conventionnel en mission. Il se résigna alors à vivre en simple particulier dans sa maison de famille, à La Côte-Saint-André, quoique toujours partisan du schisme.

*
**

Que devint alors Notre-Dame-de-la-Vie ?

— A la fin de l'an II, l'église a été aménagée en temple de la Raison. Elle avait déjà perdu la statue de la Vierge qui surmontait la porte d'entréc. On supprima les décorations religieuses intérieures et les remplaça par des peintures en rapport avec sa nouvelle distinction. La Société Populaire s'y installa le 3^e jour complémentaire et y siégea jusqu'en ventôse an III.

- En thermidor, elle a été remplacée par le Tribunal de Commerce et la Justice de Paix. Le titre d' " Ancien Prêtoire romain " figurait sur des convocations ou avis.
- En 1822, le bâtiment devint musée et bibliothèque : on y rassembla les pierres que Schneyder avait fait mettre au Collège d'abord, puis à Saint-Pierre. L'église Saint-Pierre devait alors être utilisée comme atelier.
- En 1834 commença la restauration du Temple d'Auguste et de Livie, sur la proposition de Prosper Mérimé ; elle se termina en 1865.

Marcel PAILLARET.

SAINT-DIDIER

Evêque de Vienne et Martyr

La présente étude du Chanoine Cavard a paru il y a de nombreuses années dans le bulletin paroissial de Saint-Maurice. Le manuscrit primitif a été revu par l'auteur lui-même et remis en gage d'amitié à M. Jean Lécutiez, bibliothécaire archiviste d'Arles.

Il a bien voulu nous le confier afin d'apprécier l'opportunité de sa publication dans notre bulletin " estimant, nous écrivait-il, qu'il semblait intéressant de ne pas conserver dans la semi-clandestinité des rayons d'une bibliothèque un travail peu connu du grand historien viennois ".

Les Amis de Vienne ne manqueront jamais une occasion de célébrer la mémoire de Pierre Cavard et remercient bien cordialement M. Lécutiez de leur procurer la joie et l'honneur de faire connaître à leurs concitoyens la vie de saint Didier, évêque et martyr.

I

Les évêques de Vienne au VI^e siècle

La conquête de la Burgondie par les Francs, commencée en 532, s'achève en 534 par la défaite et la fuite du roi Gondomar, dont les Etats sont partagés entre les vainqueurs. Il semble bien que toute la rive gauche du Rhône ait été annexée au royaume de Childebert, roi de Paris : c'est en effet par les années de son règne que sont datés les conciles auxquels assistent les évêques de la Province viennoise. Childebert meurt en 558 et Clotaire, roi de Soissons, réunit alors sous son sceptre tout le *Regnum Francorum*. A sa mort, nouveau partage. Gontran, son second fils, obtient la Bourgogne et fait d'Orléans sa capitale (561-593).

Sous la dynastie mérovingienne, Vienne est dépourvue de toute importance politique. Et si elle appartient encore à

l'histoire, c'est par ses évêques, qui sont choisis dans l'aristocratie gallo-romaine et ont occupé de grandes charges publiques avant d'être élevés à l'épiscopat. Ainsi, parmi les seigneurs laïcs qui souscrivent après le patrice Libère les actes du concile d'Orange le 3 juillet 529, figurent deux futurs évêques de Vienne, Pantagathus et Namatius, qualifiés l'un et l'autre *vir illustris*. Ces hauts fonctionnaires, qui couronnaient leur carrière civile en prenant le bâton pastoral, n'avaient pas fait une étude particulière de la théologie ; mais parce qu'ils étaient nécessairement en rapports avec les chefs des diocèses et qu'il leur arrivait même de participer à des délibérations conciliaires, ils acquéraient à l'usage une connaissance plus ou moins poussée mais suffisante du dogme et de la discipline ecclésiastique. Du reste, ce qu'on leur demandait surtout était d'être de bons administrateurs et d'avoir la pratique des affaires. D'être riches aussi, car après leur sacre, leur fortune devenait celle de l'Eglise et le patrimoine des pauvres. Par surcroît, comme ils avaient reçu dans leur jeunesse une éducation libérale, qu'ils avaient appris le droit et qu'on les avait initiés aux belles-lettres, ils étaient à peu près seuls à maintenir un reflet de la culture antique en un temps où la barbarie gagnait sans cesse du terrain.

Issu d'une noble race, Pantagathus s'était, dans la prime fleur de son âge, distingué parmi les meilleurs par ses qualités intellectuelles. Son épitaphe rapporte qu'il brillait dans la poésie et l'éloquence ; elle vante la pénétration de son esprit aussi bien que l'étendue de son savoir. Puis il s'était marié. Dieu avait béni son foyer et il vivait heureux au milieu de ses enfants, dont les uns embrassèrent ensuite la vie religieuse, tandis que les autres, restés dans le siècle, y continuaient la lignée. Il était alors au service des princes avec le titre de questeur : *Regum quaesturae cingula sumpsit*. Enfin, à soixante ans, il est appelé à l'épiscopat et il gouverne pendant cinq ans l'Eglise de Vienne. C'est dans cet intervalle qu'il prend part au concile d'Orléans de 538. L'année de sa mort est incertaine. Il fut inhumé un 17 avril dans l'oratoire de Saint-Georges, annexe de l'église des Apôtres.

Son successeur Hesychius, qui porte le même nom que le père de saint Avit et qui se rattachait sans doute à cette *gens* illustre, a suivi la même voie : d'abord *quaestor regum* puis évêque. Il siégea aux deux conciles nationaux : d'Orléans en 549 et de Paris en 552. Le petit poème que sa sœur Marcelle fit graver sur son tombeau en guise d'épitaphe nous apprend qu'il avait réussi à rétablir la paix entre les citoyens de sa ville ou de son diocèse, déchirés par de furieuses discordes. Computiste et musicien, il était versé dans l'art de calculer les nombres et de distinguer les rythmes. Aussi zélé que savant, il aimait à

prêcher au peuple la parole de Dieu dans les assemblées liturgiques. Il mourut dans sa soixante-dixième année et son corps fut déposé dans la basilique des Apôtres, près du sépulcre de saint Avit.

Namatius qui vient après lui a été choisi dans le même milieu social. Noble et de race antique, il a d'abord exercé une magistrature provinciale, celle qui était dévolue aux comtes, mais il jouissait en même temps du titre de patrice, dignité impériale qui s'était perpétuée dans le royaume burgonde et qui ne pouvait échoir qu'à un *romain* d'origine. " Quand il rendait la justice aux villes qu'il administrait, il a prononcé maintes fois les sentences les plus justes, inspirées par la piété. On le nommait patrice, *praesul* et gouverneur du pays, *patriae rector*. " Plus tard, il passe du gouvernement des cités à celui d'un diocèse : il est élu évêque de Vienne, car " par ses mérites et par l'observation de la loi divine, il était digne de la charge pontificale. Aussi bien en augmente-t-il l'honneur par ses bienfaits : le pauvre s'en va content, l'homme nu reçoit des vêtements, le captif se réjouit d'être racheté, le citoyen se félicite et rend grâces au ciel d'avoir un si grand prélat. Il a contenu et pacifié les adversaires ; aux malheureux il était un refuge et aux gens de bien une protection ". On ignore la durée de son épiscopat, mais on sait l'année de sa mort. " Si tu demandes son âge et la date de son salut, sache qu'il avait accompli soixante-treize ans depuis le jour où Symmaque le Jeune déposa les faisceaux et les insignes du consulat, alors qu'était commencé son quinzième lustre. " Namatius, né en 486, l'année après le consulat de Symmaque, est donc mort en 559 et le 17 novembre, puisque l'Eglise de Vienne célébrait son *dies natalis* le 15 des calendes de décembre.

On voit par là ce que vaut l'opinion de ceux qui font mourir vers 565 Hesychius, son prédécesseur. Cette erreur chronologique provient d'un manuscrit du *x^e* siècle, relatif à l'évêché de Maurienne.

" Grégoire de Tours raconte comment fut fondé le sanctuaire de Saint-Jean-de-Maurienne. Une femme de cette localité se rendit au lieu où l'on conservait les reliques du Précurseur et, à force de patience et de persévérance, elle obtint un doigt qu'elle rapporta dans son pays. L'église où fut déposé le doigt de saint Jean devint aussitôt un lieu de pèlerinage. Elle appartenait au diocèse de Turin, comme tous les autres cantons compris dans la province des Alpes Cottiennes. Ces pays étaient encore en 574, au pouvoir de l'empire. Ils ne tardèrent pas à tomber aux mains des Francs, soit que ceux-ci les aient obtenus directement de l'empereur, soit que, les Lombards s'en étant

emparés, il les leur eussent enlevés. Le roi Gontran s'empressa d'y fonder un évêché, dont le siège fut établi en Maurienne, dans l'église miraculeuse. La tradition locale, représentée tant par les institutions de culte que par un document écrit d'une antiquité assez respectable, a conservé le nom de la pieuse fondatrice, Tygris, et aussi celui du premier évêque, saint Felmasius (1)."

C'est l'évêque de Vienne, en qualité de métropolitain, qui consacra la nouvelle cathédrale et ordonna Felmasius. Mais comme l'événement se place à une époque déjà assez avancée du règne de Gontran, il ne peut être question d'Hesychius qui vivait au temps de Childebart. Le nom du prélat consécrateur n'ayant pas été conservé, l'auteur du manuscrit l'a désigné un peu au hasard. Son choix s'est porté sur Hesychius, dont il a tout simplement copié la notice dans le catalogue épiscopal de Vienne : " Sancti Isicii viennensis episcopi et hic sub Justiniano floruit... " La mort de Justinien est de 565. On a donc reculé jusqu'à cette date celle d'Hesychius, sans remarquer que l'évêché de Maurienne n'est pas antérieur à 574.

Namatius avait été marié. Sa femme se nommait Euphrasia et Venance Fortunat a composé pour elle une épitaphe :

" Si les œuvres de piété ne meurent pas à jamais, tu vis, ô sainte femme, grâce à tes mérites. Illustre Euphrasia qui brilles dans le royaume étoilé, tu ne me restes pas à pleurer puisque tu te plais dans ton bonheur. La terre a donné à la terre sa part, mais ton âme a gagné le firmament : l'une gît dans le tombeau, l'autre habite le ciel. Emportée par un vol léger après l'inhumation de ton corps, tu es bien mieux au ciel que tu ne le fus sur la terre. Domptant les iniquités de la chair et triomphant de toi-même, tu retournes à la maison paternelle, citoyenne excellente. La noblesse de tes ancêtres étincelle d'une haute lumière, cependant on doit te célébrer encore davantage à cause de tes vertus. Toi qui as été la femme de Namatius, devenu ensuite évêque de Vienne, tu n'as eu après sa mort d'autre époux que Dieu. Distribuant tous tes biens aux exilés, aux veuves, aux captifs, par cette sainte pauvreté tu entres riche au ciel. En un petit laps de temps, tu as acheté l'éternité : tu as envoyé d'avance aux cieux les richesses que tu devais suivre. Mais je te le demande par le Roi qui donne les joies du paradis, intercède pour le suppliant Fortunat. Puisses-tu m'obtenir par tes prières, à moi qui t'ai adressé des vers, d'être enfermé un jour sous la clé de saint Pierre (2). "

(1) L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, p. 233.

(2) Dom Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules*, t. II, p. 499. Les autres épitaphes épiscopales sont transcrites aux pages 533-535.

Namatius avait reçu la sépulture dans l'église des Apôtres, à main gauche du grand autel. Son corps fut transféré par la suite dans la chapelle de Notre-Dame, annexée à l'église abbatiale contre le flanc droit de l'abside. Il y fut déposé derrière l'autel.

C'est au temps de Namatius que celui qui sera un jour saint Didier vient se fixer à Vienne. Issu d'une noble famille gallo-romaine, il était né à Autun, où il avait passé sa jeunesse, fréquentant les écoles de cette ville qui avait été autrefois un des centres intellectuels les plus brillants de la Gaule et qui gardait encore quelque chose de son antique renommée. Il n'avait pas tardé à y conquérir le premier rang parmi ses condisciples : "Inter sui temporis scholares in saeculi dumtaxat scientia factus est praecipuus." Le cycle de ses études profanes terminé, Didier quitte Autun et vient se mettre sous la conduite de Namatius, pour se former à la connaissance des lettres sacrées, du dogme et de la discipline ecclésiastique. Une parenté assez proche l'unissait probablement à l'évêque de Vienne, car il fut nourri par Namatius comme un fils par son père : "diligenter ab eo quasi filius a patre enutritus." D'autres raisons encore ont pu influencer sur son choix, en particulier le fait que la villa de Feyzin, au comté de Lyon mais voisine du diocèse de Vienne, appartenait à ses parents.

A Namatius succède Philippe, dont nous ignorons les antécédents. En effet, la série d'épithètes qui depuis saint Avit ajoutaient aux trop rares mentions des chroniques et des actes officiels de précieux renseignements d'ordre privé, s'arrête à Namatius. Pendant son épiscopat, Philippe assiste à deux conciles : celui de Lyon en 567 ou 570 et celui de Paris en 573. Il est connu aussi, sur le plan local, pour avoir conféré à l'abbé saint Theudère la fonction de pénitencier de l'Eglise de Vienne et fait confirmer par le roi Gontran la charte de donation du monastère de Saint-André-le-Bas, nouvellement fondé.

Après Philippe, qui mourut un 29 novembre vers l'année 570, Vienne a pour évêque Evantius, qui n'a laissé à son Eglise d'autre souvenir que celui d'être un saint : "Evantius vir sanctus". Sa présence est pourtant signalée à plusieurs conciles : à Mâcon en 581, à Lyon en 583, à Valence en 584, à Mâcon encore en 585. Il meurt le 3 février de l'année suivante, et le roi Gontran, substituant sa volonté personnelle aux formes canoniques d'élection, lui donne pour successeur le prêtre Verus, qui était de race sénatoriale (3).

(3) Grégoire de Tours, *Hist. Franç.*, VIII, 39 : "Obiit Evantius, Viennensis episcopus, in cuius sede Verus presbyter, de senatoribus, rege eligente, substituitur".

Verus est encore plus effacé qu'Evantius et l'on n'aurait rien trouvé à dire de lui s'il n'avait enfin ouvert à Didier la carrière ecclésiastique en lui conférant le diaconat. Attaché à la personne de son évêque, le nouveau diacre se consacrait tout entier à son ministère : "in ordine diaconi Ecclesiae viennensi serviebat". Verus meurt un 13 janvier, sous le règne de Childébert (28 mars 593 - 22 novembre 596) et c'est le diacre Didier qui est élu à sa place. Il résidait à Vienne depuis plus de trente-cinq ans et il était déjà avancé en âge, puisqu'il n'avait quitté Autun qu'après y avoir achevé ses études, "usque ad maturiores annos Augustoduni nutritus".

II

Didier Evêque de Vienne

Les lettres de Saint Grégoire le Grand

Le pape Grégoire, en 596, avait envoyé, pour évangéliser l'Angleterre, quarante moines du couvent de Saint-André à Rome sous la conduite de leur prieur, Augustin. Comme ils devaient nécessairement traverser la Gaule, le pape les recommanda aux évêques de la vallée du Rhône entre Marseille et Lyon, ainsi qu'au métropolitain de Tours et à l'évêque d'Autun Syagrius, qui jouissait d'un grand crédit auprès des rois francs. Didier avait naturellement reçu une missive du pape, puisque les missionnaires romains passeraient dans son diocèse. Il ne pouvait moins faire que de les traiter avec distinction et de favoriser leur voyage. On ne sait rien de leur séjour à Vienne sinon qu'il a donné lieu à une légende tardive, qui attribuait à saint Augustin de Cantorbéry la consécration du cimetière et de l'église abbatiale de Saint-Pierre.

La deuxième lettre de saint Grégoire à l'évêque Didier, trois ans plus tard, concerne un cas de vocation monastique contrariée. Un clerc de l'Eglise de Vienne, nommé Pancrace, était entré dans un monastère où il avait été ordonné diacre. Didier, qui lui témoignait de l'intérêt, cherchait à le ramener dans le clergé séculier. Mais le moine s'en fut à Rome, se plaignit au pape de ces instances importunes et revint, porteur d'une lettre où Grégoire exhortait l'évêque de Vienne à ne pas le détourner de la vie monastique qu'il avait embrassée : son devoir était, au contraire, de l'encourager à persévérer dans une si sainte résolution.

La même année (juillet 599), une lettre collective est adressée à Syagrius d'Autun, Etherius de Lyon, Virgile d'Arles et Didier de Vienne : le pape leur enjoint de réunir au plus tôt un concile, en vue de remédier aux abus qui se produisaient dans les élections épiscopales. Elles étaient, en effet, trop souvent entachées de simonie et les évêques des royaumes francs, ceux du moins qui avaient été élus selon les règles canoniques, ne cessaient de protester contre l'intrusion du pouvoir royal en ce domaine.

"Grégoire entreprit de venir en aide aux bonnes volontés locales, s'ingénia à persuader la cour de la nécessité d'une réforme, et, pour l'accomplir, de l'efficacité d'un grand concile national. Pour cette fin, il mit en œuvre la bonne volonté spéciale de l'évêque d'Autun, Syagrius, favori de Brunehaut et, comme tel, d'une influence bien supérieure à celle des métropolitains. Syagrius avait grandement aidé la mission envoyée par le pape en Angleterre. Grégoire, reconnaissant, lui accorda les honneurs du pallium, à condition toutefois qu'il obtiendrait la réunion du concile. Le pape espérait beaucoup de cette assemblée. Pour la diriger officiellement, il comptait sur Syagrius et sur les métropolitains d'Arles, Lyon et Vienne, mais il avait à côté d'eux ses hommes de confiance, un moine romain appelé Syriaque et l'évêque de Gap, Aridius, avec lequel il était en grande amitié.

"Le projet échoua, d'abord parce que Syagrius mourut avant qu'on eût pu le réaliser, ensuite et surtout parce qu'il était irréalisable. Ce que le pape demandait, c'était que le gouvernement royal se corrigeât lui-même. On se plaignait de la simonie : qui est-ce qui percevait le bénéfice des trafics sacrilèges ? Le roi. On protestait contre l'élévation des laïques à l'épiscopat : qui les désignait pour ces fonctions ? Le roi. Le concile le plus solennel, eût-il été présidé par le pape en personne, n'aurait obtenu de Brunehaut et de ses petits-fils que ce que les évêques francs avaient obtenu de Gontran et de Childebert II : de belles promesses. Du reste, derrière ces abus... il y avait un principe de gouvernement sur lequel l'Etat mérovingien ne céda jamais, c'est que nul ne devient évêque sans le consentement du roi (4)."

Ce pallium que saint Grégoire octroyait à l'évêque d'Autun à titre personnel, Didier l'avait déjà sollicité pour lui-même, en demandant au pape de confirmer à l'Eglise de Vienne un privilège dont elle était anciennement ornée. Grégoire lui répondit qu'il n'avait rien trouvé à ce sujet dans les archives de l'Eglise romaine et qu'il fallait d'abord lui envoyer les documents viennois où il en était question. Comme la précédente, la lettre est

(4) L. Duchesne, *L'Eglise au VI^e siècle*, Paris, 1925, p. 538.

du mois de juillet 599. Deux ans se passent. Didier a dû consulter les archives de son église et communiquer à Rome les titres qui justifiaient sa requête. Mais la réponse, datée de juin 601, au lieu d'apporter la bonne nouvelle attendue, n'est qu'une sévère réprimande :

Grégoire à Didier, évêque en Gaule : Notre cœur avoit été rempli d'une joye sincère lorsqu'on nous dit que votre zèle et votre amour pour l'étude faisoient de grands progrès dans votre Eglise ; nous crûmes alors que nous ne devions plus différer ce que vous nous demandiez. Mais nous avons été bien surpris d'apprendre, je le dis avec peine et avec confusion, que votre Fraternité enseignoit la grammaire à quelques personnes. Cette nouvelle qui nous a pénétré de douleur nous a inspiré en même tems des sentiments de mépris qui ont changé tout d'un coup notre joye en tristesse et nos louanges en gémissemens. Une même bouche peut-elle prononcer avec décence les louanges de Jupiter et les louanges de Jésus-Christ ? Considérez, je vous prie, combien il est honteux et criminel à un évêque, de chanter ce que seroit répréhensible dans la bouche d'un laïque qui auroit tant soit peu de piété. Quoique notre cher fils le prêtre Candide qui revient de Gaule nous ait nié que cela soit et qu'il ait fait son possible pour vous décharger de cette accusation, elle a fait une impression si forte sur notre esprit que nous n'avons pu ajouter une foi entière à son rapport, parce que plus cet excès nous cause d'horreur lorsque nous le trouvons dans un évêque, plus nous devons nous appliquer à en connoître la vérité. Si le fait est faux et qu'on ne puisse vous convaincre d'avoir donné vos soins et votre temps à des frivolités et aux études profanes, nous rendrons grâces à Dieu d'avoir préservé votre cœur et votre esprit de la corruption et des sentiments impies répandus dans les auteurs payens ; et alors nous vous accorderons sans crainte ce que vous nous demandez. Cependant nous vous recommandons les moines que nous envoyons à notre révérendissime frère et co-évêque Augustin, avec notre cher fils le prêtre Laurent et l'abbé Mellitus (5).

Le ton de cette épître ne laisse pas de surprendre. Didier était accusé d'enseigner la grammaire à quelques personnes. En soi, ce genre d'enseignement n'est pas d'un évêque et à employer ainsi son temps il risque de négliger les devoirs de l'épiscopat. Mais si Didier apprenait seulement à quelques-uns de ses clercs à écrire un latin correct, c'était peut-être parce que l'expérience lui en avait montré la nécessité. Loin d'être une

(5) Traduction Cl. Charvet, *Histoire de la Sainte-Eglise de Vienne*, p. 124. Le prêtre Candide était le recteur du patrimoine de l'Eglise romaine en Provence et l'informateur habituel du pape.

simple fantaisie de lettré, cet exercice lui paraissait sans doute une obligation de sa charge pastorale. Dans l'envahissement de la barbarie et en l'absence d'écoles publiques, la culture antique était presque oubliée. " Les cités de la Gaule, écrit Grégoire de Tours, laissaient déchoir ou plutôt laissaient périr la culture des belles-lettres... On n'aurait pas pu trouver un seul homme qui, grammairien versé dans la dialectique, sut dépeindre les événements soit dans le langage de la prose, soit dans celui des vers. "

Et faisant un retour sur lui-même, il déplorait la rusticité de son style. " Je crains, disait-il, si j'entreprends d'écrire, qu'on ne me dise : Toi qui n'as aucune pratique des lettres, qui ne sait pas distinguer les noms, qui prends souvent les masculins pour des féminins, les féminins pour des neutres, et au lieu des neutres mets des masculins ; qui n'emploies pas comme il convient les prépositions mêmes, dont l'emploi a été réglé par les plus illustres auteurs, puisque tu en places qui veulent l'accusatif devant des mots à l'ablatif et inversement ; crois-tu qu'on ne s'apercevra pas que c'est le bœuf pesant voulant jouer à la palestre, ou l'âne indolent s'efforçant de prendre son vol à travers la rangée des joueurs de paume ? " (6).

Il écrivait néanmoins, et il avait raison, parce qu'il avait quelque chose à dire et qu'il savait voir. D'ailleurs, il y avait chez lui un sentiment instinctif de l'art et du pittoresque, qui rachetait l'insuffisance de sa formation littéraire. Mais si un écrivain en quelque sorte professionnel comme l'évêque de Tours en était là, on comprend aisément ce que pouvait être l'ignorance du clergé inférieur et l'utilité de lui enseigner les éléments du latin.

Il est vrai qu'en apprenant à d'autres la grammaire, on était amené à expliquer les auteurs classiques, en particulier les poètes qui avaient chanté les héros et les dieux. Et en cette fin du VI^e siècle, le vieux paganisme n'était pas encore exorcisé. De même que l'influence maléfique persistait dans les statues antiques et qu'on ne voyait d'autre moyen de s'en préserver que de les détruire à coups de marteau, de même un venin subtil restait caché dans les vers des poètes païens, capable de contaminer l'esprit et le cœur de qui les lisait, et il fallait en interdire la lecture aux simples fidèles, à plus forte raison aux évêques. C'est du moins ce que pensait le pape Grégoire et ce qui motivait sa douleur et son indignation contre l'évêque de Vienne, qu'il soupçonnait d'avoir laissé corrompre la pureté de sa foi par des lectures si dangereuses et si déplacées dans un homme

(6) Cité par P. de Labriolle, *Histoire de la Littérature latine chrétienne*, Paris, 1920, p. 681.

d'église. On ignore si Didier réussit à effacer dans l'esprit de saint Grégoire ces impressions fâcheuses, car la correspondance du pape ne mentionne plus son nom. Mais il est hors de doute que de telles alarmes étaient vaines et que l'évêque de Vienne, même s'il commentait le Donat, ne s'était pas écarté de la foi orthodoxe ni des devoirs de son ministère.

LES SOURCES HAGIOGRAPHIQUES

La Vie de saint Didier nous est parvenue en trois rédactions différentes, qui concordent dans les grandes lignes. Ces récits contiennent les épisodes de la lutte entre Didier, le défenseur de la morale chrétienne, et la reine Brunchaut, la pécheresse endurcie qui va jusqu'au crime. La première phase aboutit, grâce à la connivence des évêques francs, à l'exil de Didier dans une île au bout du royaume. La seconde, qui est brève, commence au retour de l'exilé dans sa ville épiscopale et s'achève par son assassinat au bord d'une rivière dans le Lyonnais. La reine homicide est arrivée à ses fins, mais son triomphe ne sera pas de longue durée. Dieu, qui venge le sang innocent, lui réserve le plus affreux des supplices. A la victime, la gloire du martyr et des miracles ; à sa persécutrice, une mort infâme.

La première Vie est tirée du *Passionnaire* de Vienne. Le P. Pierre-François Chifflet en avait pris une copie sur place et il l'a communiquée aux Bollandistes qui l'ont publiée en 1685 dans les *Acta Sanctorum*, (mai t. V, p. 254-256 et de la 3^e édition). Cette Vie a eu sa faveur d'être la version officielle adoptée par l'Eglise de Vienne et d'être écrite avec une certaine simplicité. Elle est aussi la seule qui relate l'affaire du pallium et les reproches de saint Grégoire à l'évêque grammairien : " Eum vehementer redarguit quod grammaticam quibusdam exponeret, admorens ne hoc ulterius faceret ". Bien que cette admonition pontificale soit présentée comme la preuve que Didier excellait dans les lettres, il n'en est pas moins de bonne note que l'auteur n'ait pas dissimulé la mésaventure de son héros.

On sait d'autre part qu'une Passion de saint Didier a été écrite peu de temps après son martyre. On a en effet sur ce point le témoignage de Jonas de Suse, qui a composé, en 641 au plus tard, la Vie de saint Colomban où il est dit : " Eo in tempore Theodoricus atque Brunechildis non solum adversus Columbanum insaniebant, verum etiam et contra sanctissimum Desiderium, Viennensis urbis episcopum, adversabantur. Quem primo exilio damnatum, multis injuriis affligere nitebantur ; ad postremum vero glorioso martyrio coronarunt : cuius gesta scripta habentur ". Pour les Bollandistes, ces Actes originaux,

conservés dans les livres liturgiques de Vienne, sont précisément ceux qu'ils publient. Et comme la translation du corps saint n'y est pas racontée, ils estiment que l'auteur anonyme de la Vie de saint Didier est un contemporain, qui écrivait sous l'évêque Domnole, son successeur immédiat.

Ils ont raison sans doute, du moins sur le fond ; mais ils n'ont pas pris garde que le texte avait été interpolé et que sa rédaction définitive n'est pas antérieure au dernier quart du ix^e siècle. Ces remaniements se reconnaissent à plusieurs signes. D'abord on y donne aux évêques de Vienne du vi^e siècle et à Didier lui-même le titre d'*archiepiscopus*, qui n'était pas encore en usage à cette époque. Ensuite, à propos de l'évêque Philippe, un passage y est inséré sur la fondation du monastère de Saint-André-le-Bas, qui est copié littéralement dans la Chronique d'Adon. Enfin, dans le dernier paragraphe, il est dit que saint Didier est le 27^e évêque de Vienne, alors qu'il est le 24^e en réalité. Adon écrit en effet, dans sa Vie de saint Theudère abbé, que Philippe est le 21^e évêque (7). Le responsable de la nouvelle numérotation épiscopale est le propre successeur d'Adon, Otramne, qui a délibérément introduit dans la liste trois évêques de son invention. Le texte des Bollandistes est donc, malgré ses apparences d'antiquité, plus tardif que les deux autres.

La deuxième Vie de saint Didier, publiée en 1890 dans les *Analecta Bollandiana* (T. IX, p. 252-262) est également anonyme. Mais l'auteur se présente comme un contemporain de l'évêque martyr : " nostris temporibus martyrium pertulisse ". Il est même mieux informé que l'anonyme des *Acta*, car il fait allusion au concile de 603, que celui-ci passait sous silence, et il attribue le retour de Didier et sa restauration à la démarche collective d'un groupe d'évêques, " synodalis congregatio fratrum ", comme le fera Adon. Il sait encore que Didier a été averti par un ange du genre de mort qui lui est réservé, et Adon parlera dans les mêmes termes de cette révélation surnaturelle. D'autre part, l'anonyme des *Analecta* indique à l'occasion ses sources. C'est ainsi qu'il a appris les miracles de l'exilé par les rapports de plusieurs hommes de bien, qui les ont vus de leurs yeux ou en ont été directement instruits. Pour d'autres faits, il établit une discrimination : il en est qu'il connaît seulement par ouï-dire et d'autres dont il fut le témoin oculaire : " auditum habemus et ex parte assidue cernimus ". Malheureusement tout est noyé dans un verbiage insipide et écrit dans un latin si incorrect qu'il est intraduisible.

(7) Ado, *Vita sancti Theuderii*, n° 8 (P.L., t. CXXIII, col. 447) : " Eodem tempore Philippus venerabilis episcopus Viennensis vicesimus primus habebatur ".

Adon est l'auteur de la troisième Vie de saint Didier. C'est une œuvre d'édification destinée au clergé et aux fidèles de Vienne, comme il le marque dans une courte préface. En racontant la vie et la mort de son lointain prédécesseur, il entend leur obtenir sa protection et les enflammer d'amour pour la vie éternelle : "Celui que le ciel même vous a donné autrefois pour pasteur, vous obtienne par son intercession auprès du Seigneur les pâturages de la véritable innocence et plus tard la société des Saints. En effet, son patronage ne vous fera pas défaut, si à son exemple vous adhérez d'un chaste amour au Seigneur Jésus-Christ". A la fin de l'opuscule, Adon ajoute qu'il s'est borné à transcrire pour eux ce qu'il a lu sur de vieux parchemins : "Haec vobis, plena veritate, sicut in membranis antiquioribus insertum vidi, ad commonitionem vestri transposui".

Comme les moines de Saint-Gall lui avaient demandé des reliques de saint Didier, il leur en fait parvenir en 870, y joignant d'autres reliques viennoises, ainsi que la Passion de saint Didier, celle des saints Ferréol et Julien, la vie de saint Sévère, et celle de saint Theudère abbé. Le premier de ces écrits hagiographiques a été publié par Migne, d'après la leçon de Canisius (P.L., t. CXXIII, col. 435-442). Les Bollandistes n'avaient pas jugé bon de l'insérer dans leurs *Acta Sanctorum*, parce qu'à leur avis Adon n'avait fait que démarquer l'hagiographie anonyme du VII^e siècle, "cum amplificationibus aut nullius momenti aut censurae subjiciendis, ut conferenti patebit".

Cette opinion, d'une rigueur excessive, ne doit pas être retenue, car Adon apporte à la fois des éléments nouveaux et des rectifications. Il situe d'abord le *curriculum vitae* de l'évêque de Vienne dans son contexte historique : sa carrière s'est déroulée sous cinq empereurs d'Orient, de Justinien à Maurice, au temps où régnaient dans les Gaules les fils de Clotaire : Gontran en Bourgogne et Sigebert en Austrasie. Sigebert avait épousé Brunehaut, fille du roi Wisigoth d'Espagne et, à ce propos, Adon précise qu'elle avait, après son mariage, abjuré l'arianisme dans lequel elle avait été élevée, tandis que l'anonyme en faisait une arienne militante, "arianae haereseos faulrix famosissima". Il connaît d'autre part le testament de saint Didier qui intéresse le domaine foncier de l'Eglise de Vienne et il a encore puisé dans ses archives d'autres renseignements : par exemple des détails inédits sur les amours de Brunehaut.

Adon est aussi plus réservé que les deux autres hagiographes. Il ne se réfère pas, comme eux, aux exemples tirés de l'Ecriture : Jézabel et Elie, Joseph en Egypte, Jean à Patmos, le vin de Cana, sont absents de sa narration. Il est même plus sobre en miracles, puisqu'il néglige celui de l'oiseau apportant à l'exilé une manne céleste, trop visiblement inspiré du corbeau

de saint Paul ermite. Quant à l'épisode des prisonniers délivrés par saint Sévère, qui figure seulement dans le premier anonyme, Adon ne l'ignorait pas, car il l'avait lu dans la *Vita sancti Severi* envoyée par lui à Saint-Gall. S'il ne l'a pas reproduit, c'est probablement qu'il ne se trouvait pas à l'origine dans le *Passionnaire* de Vienne, où il n'aurait été introduit que dans l'édition remaniée par Otramne. En somme, des trois récits, celui d'Adon est de beaucoup le meilleur.

LA REINE BRUNEHAUT

Grégoire de Tours a tracé de Brunehaut, à l'époque de son mariage avec Sigobert, le portrait le plus flatteur : "*Puella elegans opere, venusta aspectu, honesta moribus atque decora, prudens consilio et blanda colloquio* (IV, 27)". Cette sagesse dans le conseil, cette habileté à convaincre, dureront plus que sa beauté ou l'honnêteté de ses mœurs. Cependant elle est encore assez belle, dix ans plus tard, au moment de son veuvage, pour enflammer de passion, Mérovée, fils de Chilpéric, roi de Neustrie. Le jeune prince vit Brunehaut à Rouen, où elle était en résidence forcée et s'éprit d'elle. A sa prière, l'évêque Prétextat, qui l'avait tenu sur les fonts du baptême et n'osait rien refuser à son fils spirituel, célébra leur union. Ce fut un beau scandale. Quand Chilpéric apprit que Mérovée, au mépris des lois canoniques, avait épousé la femme de son oncle, il en ressentit une grande amertume et marcha sur Rouen. Les deux époux, à cette nouvelle, se réfugièrent dans la basilique de saint Martin ; mais le roi s'étant engagé par serment à ne les point séparer, ils sortirent d'ailleurs saint. Chilpéric, en réalité, ne tint pas sa promesse : s'il permit à Brunehaut de retourner en Austrasie, il emmena avec lui son fils.

A quelque temps de là, Mérovée, tonsuré et ordonné prêtre, est dirigé vers le monastère de Saint-Calais au pays du Mans. En route, il échappe à ses gardes et va, une seconde fois, demander asile à la basilique de Saint-Martin de Tours. Après diverses péripéties, il parvient à rejoindre Brunehaut, mais les Austrasiens ne tolèrent pas sa présence à la cour. Errant, traqué de toutes parts, serré de près par les émissaires de Frédégonde, sa marâtre, il périt bientôt dans un meurtre grimé en suicide. Et Frédégonde compléta sa vengeance en faisant poignarder au pied des autels l'évêque Prétextat.

Bien des années après cette union éphémère et tourmentée, il est encore question d'un projet de mariage entre Brunehaut et le fils de ce Gondovald, qui avait tenté de se faire proclamer roi de Bourgogne. C'est du moins ce qu'affirmait le roi Gontran,

qui se défiait des machinations ténébreuses de sa belle-sœur. "Gontran, dit Grégoire de Tours (IX, 32), parlait en termes outrageants de la reine Brunehaut, disant qu'elle avait invité le fils de Gondovald à venir s'unir à elle en mariage." Un concile devait se tenir le 1^{er} novembre 589 pour discuter de cette affaire, mais il n'eut pas lieu : les évêques qui étaient déjà en chemin retournèrent chez eux, parce que la reine se purgea par serment de l'accusation portée contre elle.

Plus tard encore, on lui connaît une aventure extra-conjugale avec le patrice Protadius, qu'elle avait créé maire du palais en Bourgondie.

Entre temps, saint Grégoire le Grand avait eu recours à ses bons offices, soit pour protéger le passage des missionnaires romains qu'il envoyait en Angleterre, soit pour contribuer à la réformation de l'Eglise franque. Dans cette correspondance intéressée, le pape ne ménage pas les compliments à la reine. Il va jusqu'à écrire : "*Prae aliis gentibus gentem Francorum asserimus felicem, quae sic bonis omnibus praeditam meruit habere reginam* (8)". Ces éloges qui relèvent de la courtoisie diplomatique ne trouvent aucun écho dans la chronique dite de Frédégaire, où son nom n'est guère associé qu'à des vilenies et à des crimes. Les chroniqueurs des âges suivants ont largement puisé à cette source, si bien que dans la tradition littéraire, de même qu'en hagiographie, la figure de Brunehaut se détache en couleurs sombres comme une personnification du mal.

De nos jours, en revanche, la reine d'Austrasie est jugée avec une faveur marquée. On lui attribue les plus hautes conceptions politiques. Elle se proposait, dit-on, de "maintenir, avec l'absolutisme royal, les principes d'ordre et d'administration" (9).

De fait, elle s'efforce de plier à l'obéissance l'aristocratie des deux royaumes qui visait déjà à se rendre indépendante ; elle fait renouveler le cadastre dans les cités et soumet les riches à l'impôt ; elle entreprend des travaux publics et restaure les chemins, ces grandes voies qu'on nommera ensuite les "chaussées Brunehaut" ; elle bâtit des églises et fonde des monastères, tel celui de Saint-Martin à Autun, où elle aura son tombeau et où sa mémoire restera en vénération. Bref, un grand règne. Qui devait pourtant mal finir.

(8) Dom Bouquet, op. cit., IV, 33.

(9) Pfister, dans l'*Histoire de France* de Lavisse, t. II, 1^{re} partie, p. 149.

L'EXIL DE DIDIER

Lorsque Didier est promu à l'évêché de Vienne, Childebert a succédé à Gontran. Mais il meurt en 596 et son royaume est partagé entre ses deux fils : Théodebert II lui succède en Austrasie et Thierry II en Bourgogne. Brunehaut, restée d'abord en Austrasie avec l'aîné de ses petits-fils, en est bientôt chassée par la révolte des grands qui ne supportent pas sa domination et elle trouve asile à la cour de Thierry. A cause de la jeunesse du roi, c'est elle qui est la véritable souveraine.

Dans la perspective des hagiographies, les rapports entre Didier et Brunehaut se placent uniquement sur le terrain de la morale chrétienne. L'évêque de Vienne, écrit le premier anonyme, "se met à l'argumenter tant pour son mariage incestueux que pour ses autres dépravations". Le mariage de Rouen était une vieille histoire ; il y avait plus de vingt ans que Mérovée avait péri de mort violente et il était absurde de reprocher encore à la reine une union depuis si longtemps rompue. On ne pouvait rappeler ce grief que pour mémoire et il fallait trouver dans sa conduite d'autres motifs de blâme, plus actuels. Ils ne manquaient pas, paraît-il. Et Adon en avait découvert dans ses parchemins qui étaient bien propres en effet à justifier l'intervention d'un évêque, gardien-né de la loi morale. Brunehaut, dit-il, était une femme d'une sensualité sans pareille, "*femina incomparabilis libidinis*", et il en administre aussitôt la preuve : "*Per diversorum juvenum libidines excanduit, turpissimum lupanar ipsa semetipsam turpissimis juvenibus exponens*".

Mérovée était un jeune homme, le fils de Gondevald l'était aussi. C'est sans doute ce qui a donné lieu de prêter à Brunehaut de telles amours, inconnues des chroniqueurs. En tout cas, il faut nécessairement supposer un scandale énorme, "*inaudita flagitia*", pour que l'évêque de Vienne soit sorti de sa studieuse retraite et ait entrepris, en privé et même en public, de moriger la reine et de l'exhorter à changer de vie et à faire pénitence.

Loin de s'amender, Brunehaut conçoit contre Didier une haine sans nom. Elle n'a plus qu'une idée : supprimer ce gêneur. Elle commence par ameuter l'opinion : nobles et plébéiens, officiers civils et militaires sont prévenus par ses soins contre l'homme de Dieu. Elle soulève pour ainsi dire contre lui tout l'univers, "*in sanctum virum totum concitat orbem terrarum*". Quand les esprits sont ainsi préparés, elle lui intente un procès canonique et il ne lui est pas difficile de recruter par promesses et menaces de faux témoins qui chargeront l'évêque de Vienne d'un crime capital. Il ne s'agit pas de foi, de morale ou de

discipline ; l'accusation est d'ordre politique, comme le prouve la sentence prononcée. Mais un évêque ne peut être jugé que par ses pairs.

"La huitième année du règne de Thierry, un concile est tenu à Châlon-sur-Saône : on y dépose l'évêque de Vienne Didier et, à l'instigation de l'évêque de Lyon Aridius et de Brunehaut, on lui substitue dans la charge épiscopale Domnolus. Quant à Didier, il est envoyé en exil dans une île " (10).

Les évêques du synode de Châlon ont reconnu la culpabilité de leur confrère et l'on privé de son siège. Le roi aussitôt a sanctionné le jugement ecclésiastique et, pour sa part, condamné à l'exil l'évêque déchu. Selon la coutume en vigueur, lorsqu'un évêque a été frappé d'une peine capitale par l'autorité séculière, le siège de Vienne est considéré comme vacant, et l'assemblée de Chalon, avant de se séparer, s'arroge le droit d'en désigner le nouveau titulaire, sans tenir compte du mode habituel d'élection par le clergé et le peuple. Son élu est un certain Domnolus, dont on ignore les antécédents mais qui jouissait évidemment de la faveur de Brunehaut et de son conseiller, l'évêque de Lyon Aridius, qui l'a proposé aux suffrages de l'épiscopat.

Comme l'appel au pape n'était pas en usage (11), Didier prend le chemin de l'exil. Le territoire qui lui a été assigné pour résidence forcée est une île que Frédégaire et Adon laissent indéterminée, tandis que les deux anonymes la nomment Levi-sius. Cette île était dans la Méditerranée et assez près du littoral pour que les communications fussent aisées. C'est ainsi que la réputation de l'exilé va bientôt passer la mer et gagner de proche en proche toute la Provence, "fama eius per totam crebrescit de die in diem Provinciam". Dieu, en effet, n'abandonnait pas son serviteur, dont la sainteté se manifestait par des prodiges.

[10] *Fredegarii Chronicon*, XXIV : "Anno VIII regni Theuderici... synodus Cabillonensis colligitur : Desiderium Viennensem episcopum deiciunt et instigante Aridio Lugdunensi episcopo et Brunichilde, subrogatus est loco ipsius sacerdotali officio Domnolus. Desiderius vero in insulam quamdam exilio retruditur".

[11] Le seul cas connu est celui de Salonijs, évêque d'Embrun, et de Sagittaire, évêque de Gap, que rapporte Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, V, 21 et 28), et qui se situe un quart de siècle plus tôt : "Les deux évêques, livrés à eux-mêmes, commencèrent à se signaler, avec une fureur insensée, par des usurpations, des meurtres, des homicides, des adultères et d'autres crimes... Le roi Gontran, instruit de ce fait, convoqua un synode dans la ville de Lyon. Les évêques, réunis au patriarche le bienheureux Nizier, après avoir discuté la cause, trouvèrent les deux évêques grandement coupables de ce dont ils étaient accusés et ordonnèrent qu, pour avoir commis de tels excès, ils fussent privés de l'épiscopat. Mais ceux-ci, sachant que le roi leur était favorable, allèrent à lui et l'implorèrent, disant qu'ils avaient été injustement dépouillés et le priant de leur accorder la permission de s'en aller vers le pape de la ville de Rome. Le roi leur accorda leur demande et, par lettres expresses, les autorisa à partir. Arrivés devant le pape Jean, ils exposèrent leur affaire comme s'ils avaient été dépossédés sans motif. Le pape adressa donc au roi des lettres portant injonction de les rétablir dans leurs sièges : ce que le roi fit sans retard, non toutefois sans les avoir vivement réprimandés. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils ne s'amendèrent pas". Ils furent en effet déposés une seconde fois en 579 au concile de Chalon-sur-Saône. L'évêque Didier était dans une situation bien différente, puisque c'est le roi lui-même qui l'avait condamné : il ne pouvait pas être question pour lui d'un voyage à Rome.

Un jour qu'il était entré dans son oratoire pour y célébrer à son accoutumée l'office nocturne, la lampe qu'il avait allumée donnait encore, le matin venu, la même clarté. Pendant une semaine, d'un dimanche à l'autre, elle continue de briller sans que l'huile baisse, sans que la mèche se consume. Les visiteurs de l'évêque en répandent la nouvelle et un pèlerinage s'organise. Les malades accourent. Didier lui-même leur fait des onctions avec l'huile miraculeuse et ils sont immédiatement guéris de leurs infirmités, un lépreux entre autres, qui recouvre la santé à la vue de tout le peuple.

Ces fidèles qui affluent dans l'île, il faut les nourrir, et le Saint leur fait préparer à manger et à boire. On lui a apporté un grand récipient de vin, qui contient quatre urnes ou deux amphores, soit environ cinquante-deux litres. A chaque repas, on y puise, si bien qu'à la fin un serviteur tout en larmes vient avertir Didier qu'il a trouvé le récipient vide, qu'il n'y a plus une goutte de vin. Sans s'émouvoir, l'évêque se met en prières, puis il ordonne de retourner au cellier. Dans l'intervalle, le miracle s'est produit et le vase est rempli jusqu'au bord.

LE RETOUR A VIENNE

Ainsi, quatre ans durant, Dieu soutient le courage de l'exilé et fait éclater son innocence. Les évêques du concile de Chalon, "ces prélats mondains, simoniaques, vicieux, insoucieux de leur devoir pastoral, capables de tout pour complaire à la cour scandaleuse de Thierry II et de sa grand-mère Brunehaut" (12), ne sont pas sans éprouver quelques remords de leur injuste sentence, maintenant que la renommée les a instruits de ce qui se passait dans l'île Levisius. Ils se réunissent en grand nombre, "congregata multitudine sacerdotum", dit Adon, et ils demandent à la reine de rétablir sur son siège l'évêque de Vienne. Estimant la peine suffisante et simulant la pitié, Brunehaut y consent.

Didier revient dans sa ville épiscopale et son retour est un triomphe. Le clergé et le peuple qui n'avaient cessé de le tenir pour leur pasteur légitime se précipitent au-devant de lui jusqu'à une bonne distance des murs de la cité. Quand il paraît, on se presse autour de lui, on l'embrasse, on pleure de joie. On dirait qu'après une longue période de ténèbres, une nouvelle lumière descend du ciel.

(12) L. Duchesne, *l'Eglise au VI^e siècle*, p. 546.

Cependant, malgré la chaleur de cet accueil et cet air de fête, Didier ne s'illusionne pas sur l'avenir. Peu après sa restauration, devant un groupe d'évêques amis, "*praesentibus sanctis coepiscopis*", il fait son testament olographe. Par cet acte solennel, il lègue la villa de Feyzin, qu'il avait héritée de ses parents, à l'Eglise de Vienne et aux pauvres des saints martyrs en l'honneur de qui elle est fondée, c'est-à-dire aux saints Machabées, à saint Maurice et à ses six mille six cent soixante compagnons (13). Prenant Dieu à témoin, il stipule que ce legs, qui procède d'un motif de piété, ne doit jamais subir une affectation différente et il ajoute un anathème contre quiconque passerait outre à sa dernière volonté, à moins qu'il ne vienne à résipiscence.

Didier n'avait pas tort de régler si tôt sa succession, car Brunehaut n'avait pas désarmé. Elle cherche toujours à le faire périr et, en attendant, à mettre sa patience à l'épreuve. "Elle établit à Vienne un certain comte qui, pour servir ses misérables voluptés, doit s'efforcer par tous les moyens de tendre des embûches aux serviteurs de la sainte Eglise. Dans cette pensée, ce juge d'iniquité se demandait comment provoquer la colère du saint pontife. Un beau jour, il s'avise de faire arrêter douze "sergents" de l'église, les fait jeter dans la prison publique et charger de chaînes. Ils étaient depuis longtemps détenus, non pas dans un ergastule mais au fond d'un cachot obscur, lorsque, une nuit, à la prière de saint Didier, le bienheureux Sévère dont l'âme était retournée à Dieu depuis bien des années et dont le corps reposait dans l'église de Saint-Etienne à l'intérieur des murs de la ville, apparut au milieu d'eux pendant leur sommeil. Il les réveille et fait tomber leurs chaînes ; puis les portes de la prison s'ouvrent, il les pousse dehors et leur rend la liberté. Ils s'en allèrent donc à la basilique de Saint-Etienne, où ils déposèrent leurs chaînes devant le tombeau de saint Sévère. Après quoi ils se rendent près de saint Didier, qui éprouve une grande joie de leur délivrance et tous les fidèles avec lui."

L'épisode des prisonniers libérés est également raconté dans la Vie de saint Sévère, où il semble mieux à sa place, car il est rapporté à la première phase du conflit entre Brunehaut et Didier. "La reine avait déjà sous de faux exposés, engagé maints prélats en des voies contraires à la religion, mais elle échoua avec saint Didier : il lui fut impossible, malgré ses tromperies, de lui faire approuver sa conduite et de l'enlacer

(13) Le nombre des martyrs d'Agaune est évidemment légendaire ; à la fin du III^e siècle, la légion romaine est fort loin de compter un tel effectif. On doit à saint Eucher le chiffre de 6.600 hommes, qui est porté à 6.666 dans le martyrologue hiéronymien. C'est à peu près celui qu'adopte Adon.

dans le réseau de ses prévarications. Aussi sa haine contre le pontife du Seigneur croissait-elle de jour en jour " (14). La suite des événements est identique dans les deux autres récits, mais leur sens diffère de l'un à l'autre.

D'après la Vie de saint Sévère, Brunehaut, pour avoir des griefs politiques à invoquer contre Didier, nomme à Vienne un nouveau comte qui a pour mission d'amener l'évêque à des démarches inconsidérées qui lui seront imputées à crime. L'arrestation des douze sergents laïcs de l'Eglise ne peut être motivée que par un empiètement prétendu de la juridiction ecclésiastique sur le pouvoir civil. Comme on n'ose pas s'en prendre directement à l'évêque, on incarcère ses agents d'exécution, dans l'espoir qu'il fera un éclat. Il n'a garde de tomber dans le piège et les captifs sont finalement délivrés par une de ces interventions surnaturelles, si fréquentes à cette époque et plus tard, dont témoignaient les chaînes déposées en action de grâces dans les églises.

Par contre, si l'affaire se passe après le retour de Didier, ce n'est plus qu'une vexation sans conséquence, car, instruit par les malheurs de l'exil, il se surveillait assez pour ne pas donner prise à son ennemi.

La première explication a donc plus de chances d'être authentique que la seconde. On peut encore conjecturer que l'histoire des prisonniers a été introduite après coup dans la Vie de saint Didier et qu'elle a été empruntée à la Vie de saint Sévère, du fait que les douze sergents ont été détenus *longo tempore*. Or la restauration de Didier sur son siège a été de brève durée : trois ou quatre mois tout au plus. Si l'on ajoute qu'Adon a passé sous silence cet épisode, on en conclura que le texte en question a été interpolé à la fin du ix^e siècle dans le Passionnaire de Vienne.

Plutôt qu'avec le comte, c'était avec son remplaçant Domnolus que Didier aurait pu avoir des ennuis. L'évêque élu au concile de Chalon a-t-il continué à exercer les fonctions pastorales ou s'est-il effacé volontairement devant l'ancien titulaire ? Les hagiographes n'en disent rien. Peut-être a-t-il eu la sagesse de s'éloigner pour un temps.

(14) Anal. Bolland., t. V, p. 423. On remarquera que ce n'est pas Didier qui prend l'initiative des hostilités. Brunehaut essaie d'abord de l'attirer à elle, mais sa conscience s'oppose aux compromissions où se laissent entraîner ses collègues : il ne veut pas avoir l'air de pactiser avec le mal. Cette attitude est apparemment plus conforme au caractère pacifique de l'homme d'étude qu'était l'évêque de Vienne et plus naturelle que le zèle véhément que lui prêtent les autres hagiographes.

L'ASSASSINAT

"La douzième année de son règne, Thicrry, sur le conseil du perfide évêque de Lyon Aridius et à la persuasion de son aïeule Brunehaut, ordonna de lapider saint Didier revenu d'exil : au sépulcre duquel, depuis le jour de sa mort, le Seigneur daigne opérer sans interruption d'éclatants miracles (15)".

D'après lui, ce chroniqueur est quelquefois mal informé ; il a en particulier calomnié la reine Brunehaut que saint Grégoire le Grand avait en si haute estime et, avec elle, l'évêque de Lyon son conseiller. Du reste, la meilleure preuve de l'innocence d'Aridius est que le biographe de saint Didier ne lui attribue aucune participation à ce crime. L'argument est faible car les hagiographes viennois sont d'une discrétion exemplaire sur le rôle des évêques dans toute cette affaire. De parti pris ils ignorent Domnolus, l'élu du concile de Chalon ; ils ignorent même le concile, sauf le second anonyme qui y fait une allusion voilée. Si Adon consent à parler des évêques, c'est à leur louange, pour leur faire honneur du rappel de l'exilé. Dans ces conditions, il va de soi qu'il ne pouvait pas incriminer Aridius. Son silence ne prouve donc rien.

Un autre hagiographe, d'ailleurs, présente l'évêque de Lyon sous le jour le plus fâcheux et montre à quelles extrémités il lui arrivait de se laisser emporter. Romaric, fondateur du monastère de Remiremont, était le fils d'un leude d'Austrasie qui avait été tué à la bataille de Tolbiac et dont les villae avaient été confisquées par le vainqueur. Dans l'espoir d'obtenir la restitution de ses domaines, Romaric se rend à Metz, à la cour du roi Thierry, et s'adresse à l'évêque Aridius, conseiller habituel de Brunehaut, le priant d'intercéder en sa faveur auprès de la

(15) *Fredegarii Chronicon*, XXXII : "Eodem anno (607), consilio Aridii episcopi Lugdunensis perfidi utens et persuasu aviae suae Brunichildae, sanctum Desiderium de exsilio regressum lapidare praecepit : ad cuius sepulchrum mirae virtutes, a die transitus sui, Dominus integra assiduitate ostendero dignatur".

Ce passage de Frédégaire a beaucoup choqué les historiens lyonnais, car à Lyon Aridius (ou plutôt Arigius) est honoré comme un saint. Il n'y a pas laissé, à vrai dire, le souvenir d'éminentes vertus ni la réputation d'un thaumaturge. Du moins croyait-on savoir qu'il avait réparé et bâti des églises : réparé la basilique d'Ainay ou celle de Saint-Just, construit le baptistère de Saint-Jean près de l'église épiscopale de Saint-Etienne ou bien l'église paroissiale de Sainte-Croix. Toujours est-il qu'il était inscrit dans le catalogue des Saints du diocèse de Lyon, ce qui semblait incompatible avec cette accusation de complicité dans l'assassinat de saint Didier. Quelques-uns sans doute supposaient qu'Aridius à la fin de sa vie avait reconnu son erreur et fait pénitence ; mais le P. de Colonia a jugé plus expédient de récuser le témoignage de Frédégaire (16).

(16) Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, Lyon 1730, T. II, p. 41-51. Cet auteur, qui a lu distraitemment la Vie de saint Didier, fait périr l'évêque de Vienne au moment où il revient d'exil, quand il n'a pas encore regagné sa ville épiscopale : "... envoyé en exil dans une petite isle d'où on le retira quatre années après, en apparence pour le renvoyer dans son Eglise mais en effet pour le faire massacrer sur sa route par des scélérats qu'on avoit apostez".

reine. Mais à peine Aridius a-t-il entendu cette requête qu'il frappe à coups de pied le visage du suppliant : " ille ira souciatus, os viri pede excusso impie verberavit " (17). Un homme capable d'une telle démesure dans la violence peut tout aussi bien suggérer un conseil perfide, dût-il en résulter un meurtre. Le plus vraisemblable, en définitive, est que le " saint Arige " des Lyonnais a bénéficié de la coutume des temps mérovingiens selon laquelle l'anniversaire d'un évêque défunt, à moins d'un démerite local exceptionnel, était regardé comme le *dies natalis* d'un nouveau saint, pontife et confesseur, dont son Eglise célébrait pieusement la mémoire.

Quoi qu'il en soit, l'an douzième de son règne, rapporte Frégédaire, Thierry envoie en Espagne l'évêque de Lyon Aridius et deux hauts fonctionnaires du palais, Rocco et Æpporin, avec mission de demander pour lui au roi Bettéric la main de sa fille Ermenberge. Les ambassadeurs ayant affirmé par serment que jamais Thierry ne ferait déchoir du trône la princesse, elle leur est remise et ils l'amènent à Chalon où Thierry la reçoit avec un joyeux empressement. Brunehaut, toutefois, s'y prit de telle sorte que le mariage ne fut pas consommé. Les propos de son aïeule et de sa sœur Theudilane rendirent Ermenberge odieuse à Thierry qui, au bout d'un an, la renvoya en Espagne, dépouillée de ses trésors.

C'est à ce mariage espagnol que les hagiographes viennois ont rattaché la mort de saint Didier. Thierry, bien qu'il n'eût pas encore vingt ans, avait déjà quatre fils de ses diverses concubines, mais il se demandait si le temps n'était pas venu de se marier et d'épouser une princesse royale. Il résolut de s'en ouvrir à l'évêque de Vienne, dont le renom de sainteté lui était connu. Didier est donc mandé au palais pour une consultation matrimoniale. Le roi l'interroge : " Que vaut-il mieux, contracter une union légitime ou se livrer aux ivresses de la chair ? " L'évêque répond en citant saint Paul : " Melius est nubere quam uri ". Les textes ne lui manquent pas, qui menacent de la rigueur des jugements divins les fornicateurs et les adultères. Et il conclut que, d'après l'enseignement apostolique, c'est un bien de prendre femme et de procréer des enfants en légitime mariage.

Thierry est charmé de cet avis et c'est alors qu'il députe au roi d'Espagne les messagers que nomme Frégédaire. C'est en tout cas la conjecture qui s'impose. Quant aux hagiographes, ils se désintéressent de cette démarche et de ses conséquences : ils taisent l'ambassade, l'arrivée de la princesse à la cour et le

(17) Bouquet, III, 495, ex vita S. Romarici abbatis Habendensis.

mariage manqué. Décidément, ils ne voient dans le drame qui va s'ensuivre que deux acteurs : Brunchaut et Didier, la reine homicide et sa victime ; Thierry et Aridius restent hors de leur perspective.

Frédégaire, de son côté, omet la rencontre de l'évêque et du roi et n'établit aucun lien explicite entre l'affaire du mariage et l'exécution de Didier, qu'il date seulement de la même année. Cependant il faut bien trouver un motif à l'ordre donné par Thierry : " lapidare praecepit ". Les mauvais propos de Brunehaut contre Ermenberge s'expliquent naturellement par la crainte de perdre sa situation prépondérante, d'être évincée du gouvernement par l'influence que la nouvelle venue pourrait prendre sur l'esprit du jeune roi. Elle s'emploie donc à le dégoûter de la princesse et elle y réussit si bien qu'Ermenberge est immédiatement délaissée. Bientôt même Thierry l'a en horreur, et par contre-coup, il doit concevoir une haine mortelle contre le premier inspirateur de ce mariage, l'évêque de Vienne. Aridius, qui fait cause commune avec Brunehaut, parle dans le même sens que la reine et persuade Thierry que Didier a commis un crime de lèse-majesté qui mérite la peine capitale. Le roi cède et ordonne de lapider le coupable.

Cet essai de concordance entre les deux versions paraît assez proche du réel (18). Mais la difficulté n'est pas résolue pour autant, puisque dans les récits hagiographiques c'est sitôt après la consultation matrimoniale que Brunehaut exerce sa vengeance.

L'évêque est arrêté au sortir du palais. Trois jeunes gens de l'entourage et de l'intimité de la reine, les comtes Aephane, Gasifroi et Betto, excitent une émotion populaire. Vite on pousse Didier dans une église qu'on ferme à clé. Au dehors des clameurs s'élèvent, on réclame " ce rebelle, cet adversaire de l'Etat et de l'honneur national ". L'évêque qui sait depuis longtemps, par la révélation d'un ange, qu'il est promis au martyre, sans se troubler, l'esprit fixé en Dieu, attend son heure. On l'arrache en effet à ce lieu d'asile et les trois comtes, à la tête d'une troupe d'hommes en armes, s'emparent de lui, comme s'ils voulaient le ramener sain et sauf dans son diocèse, en réalité pour le tuer dès qu'ils jugeront l'endroit favorable.

On arrive ainsi en territoire lyonnais, sur le bord d'une rivière nommée la Chalaronne, où l'escorte fait halte avec son

(18) Cf. la *Genealogia regum Francorum*, dans Bouquet, II, 697 : " Brunechildis utrumque nepotem ab uxoribus abstinere, ut sola pareret domina, maleficio instigabat : quae etiam sanctum Desiderium lapidari compulit ". — *Vita s. Desiderii*, n° 7 : " Brunechildis, nimio inflammata furore, ardenti consilio servum Dei conatur occidere, conquerens ipsius verbis Regis amorem erga se refriguisse ".

prisonnier. Beaucoup de gens accourent, dont les uns pleurent à la vue de cet évêque captif, et les autres, induits en erreur par les comtes, font mine de se jeter sur lui. Cette fois, l'heure est venue du martyre. Didier s'agenouille et prie. Il prie pour ses bourreaux : Seigneur, ne leur impute pas ce péché, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Il prie pour son troupeau : Je te recommande les brebis que tu as confiées à mes soins. Que la rage des loups ne les disperse pas ; qu'assemblées dans le saint bercail de ton Eglise et unies par le lien de la charité, elles vivent en toi de l'esprit de grâce et soient protégées par ton éternelle miséricorde, Jésus fils de Dieu, qui vis et règnes aux siècles des siècles.

A ce moment, un des satellites, ne pouvant plus maîtriser sa fureur insensée, lance une grosse pierre sur la tête de l'évêque, avec tant de force qu'il lui fracture le crâne. Il est déjà tout inondé de sang et étendu sur le sol, lorsqu'un autre meurtrier, saisissant des deux mains un pieu aiguisé des deux bouts, lui transperce la cervelle. Ainsi remonta à Dieu l'âme du saint pontife.

Les bourreaux partis, des chrétiens fidèles inhument son corps sur place : c'était dans la ville de Prisciniacum. Son tombeau se signale bientôt par des prodiges, qui attestent le crédit dont le martyr jouit dans le ciel. Il serait fastidieux de les énumérer tous, en voici du moins quelques-uns .

Un pauvre homme, de race romaine, avait les membres et les nerfs si desséchés qu'il en était tout perclus et ramassé sur lui-même : il n'était plus capable de remuer que la tête et la langue. On l'avait déjà mené sans succès à plusieurs lieux saints, mais ayant entendu parler des œuvres merveilleuses qui s'accomplissaient à la memoria de saint Didier, il demande à ses amis de l'y transporter. Il arrive donc à Prisciniacum, recroquevillé dans une corbeille d'osier. On conservait là une ampoule du sang du martyr. On en verse quelques gouttes sur les membres du paralytique, qui recouvre instantanément la santé et s'en retourne chez lui par ses propres moyens.

Un autre homme, appelé Claude, qui habitait dans la région lyonnaise, avait une fille, du nom de Seclusia, dont les jambes étaient rongées par des vers. Aussi ne marchait-elle qu'en boitant et avait-elle perdu tout espoir de guérir. Son père l'encouragea à se rendre au sépulcre de saint Didier et à implorer avec confiance sa pitié. Elle suit le conseil paternel et vient en pèlerinage à Prisciniacum. Elle touche d'abord le couvercle du sarcophage, puis elle se fait oindre les jambes avec l'huile de la lampe allumée sur le tombeau. La guérison est immédiate et elle s'en va à pied, sans garder la moindre trace de son ancienne claudication.

Combien d'autres boiteux y ont été redressés et que d'aveugles y ont retrouvé la vision ! Chaque espèce d'infirmités avait là son remède. Le bâton qui avait térébré le chef du saint produisait également des miracles. Il suffisait d'en détacher une lamelle ; aussitôt, si l'on priait avec foi et d'un cœur pur, on était guéri. Cette médication était plus particulièrement efficace dans les cas de fièvre tierce ou quarte, mais en fait aucune maladie du corps ou de l'âme ne résistait à la vertu du martyr.

LE SUPPLICE DE BRUNEHAUT

Par cette floraison de miracles, Dieu glorifiait son serviteur, mais sa justice devait encore châtier les criminels qui lui avaient ôté la vie. "C'est pourquoi, écrit Frédégaire, il est à croire que le royaume de Thierry et de ses fils a été détruit en punition de ce méfait. *Per quod credendum est pro hoc malo gesto regnum Theuderici et filiorum suorum fuisse destructum*".

Le chroniqueur vise surtout le roi, qui a donné l'ordre fatal. Les hagiographes, au contraire, mettent hors de cause ce "très excellent prince" et font retomber sur Brunehaut seule toute la responsabilité de l'assassinat. Aussi voient-ils dans son supplice le juste châtiment de son crime.

Entre les deux événements, six ans vont s'écouler, pendant lesquels la reine persévère dans le mal. Ce qu'elle avait fait contre saint Didier, elle tente de le recommencer contre saint Colomban. Comme précédemment l'évêque de Vienne, l'abbé de Luxeuil pressait Thierry de se marier et de fonder une dynastie légitime. Le roi promettait mais n'en faisait rien, car des conseils opposés lui venaient de son aïeule, qui redoutait toujours de se voir supplantée par une vraie reine. D'ailleurs, la succession au trône n'était-elle pas assurée, puisque le roi avait des fils ? C'étaient, il est vrai des bâtards, mais la bénédiction du saint de Luxeuil ne pourrait-elle pas leur conférer une sorte de légitimité ? Dans cette pensée, une fois que Colomban se trouvait à la cour, elle lui présente les fils de Thierry et le prie de les bénir. Loin d'y consentir, il s'écrie : "Sachez qu'ils ne porteront jamais le sceptre royal, car ils sont issus de mauvais lieux".

Colomban eut encore l'occasion d'admonester sévèrement le roi, qui ne changeait pas de conduite. Alors Brunehaut, pour se débarrasser de cet importun, s'avise d'un expédient. Le moine irlandais avait introduit dans ses fondations monastiques un régime qui différait sur plusieurs points des coutumes en vigueur dans les monastères des Gaules : par exemple l'indépendance à l'égard de la hiérarchie, le ministère pastoral, la

clôture. Ces singularités fournirent à Brunehaut le moyen d'exciter le roi contre lui et aussi les évêques, qu'elle sollicitait de réprover cette règle, étrangère aux usages du royaume (19).

Thierry se rend donc à Luxeuil et demande à l'abbé pourquoi il s'écarterait de la loi commune et pourquoi l'intérieur de son monastère n'était pas accessible à tous les chrétiens. Colomban répond que ce n'était pas la place des séculiers et qu'il y avait, en dehors des lieux convenables, des bâtiments destinés à loger les hôtes. " Si tu désires, reprend le roi, t'acquérir les dons de notre largesse et le secours de notre protection, tu permettras à tout le monde d'entrer dans ton monastère ". Et Colomban de répliquer : " Si tu veux violer ce qui a été jusqu'à présent soumis à la rigueur de nos règles, je me refuserais à tes dons et à tes secours ; et si tu es venu ici pour forcer la retraite des serviteurs de Dieu, sache que ton empire s'écroulera de fond en comble et que tu périras avec toute la famille royale ".

Pour ces paroles audacieuses, Colomban est interné à Besançon, mais il s'en échappe et rentre à Luxeuil, où des émissaires de la cour viennent l'appréhender dans l'église même, en plein office. Il est conduit sous escorte jusqu'à Nantes et on allait l'embarquer pour l'Irlande, lorsqu'une tempête providentielle retarda le départ. Profitant de cette circonstance, Colomban passa en Neustrie, puis en Austrasie et finalement alla fonder en territoire lombard le monastère de Bobbio, où il devait mourir en 615, après avoir vu l'accomplissement de ses prophéties (20).

Brunehaut en effet, qui n'avait pas pardonné aux Austrasiens de l'avoir chassée, poussait Thierry à faire la guerre à Théodebert, qu'elle affectait de ne plus reconnaître pour son petit-fils : " C'est, disait-elle, le fils d'un jardinier ". Fort de cette assurance, Thierry leva une armée, infligea une première défaite à Théodebert dans la plaine de Toul et une seconde, plus sanglante encore, à Tolbiac (612). Théodebert fugitif est rejoint au-delà de Cologne et ramené, captif et enchaîné, à Chalon où Thierry le fait mettre à mort. Le roi d'Austrasie avait avec lui son jeune fils Mérovée. Sur l'ordre de son oncle, un soldat saisit l'enfant par la jambe et lui brisa la tête contre un mur.

L'année suivante, Thierry mourrait à Mets d'une maladie d'entrailles ou par le poison. Brunehaut fait proclamer roi

[19] Colomban avait déjà été cité, en 603, au concile de Chalon-sur-Saône qui déposa saint Didier, aux fins de s'expliquer sur la méthode qu'il employait pour fixer la date de Pâques, son comput pascal ne concordant pas avec celui qu'on observait à Rome et dans les pays francs. Mais le moine s'était abstenu de comparaître.

[20] *Fredegarii Chronicon*, XXXVI.

Sigebert, fils aîné de Thierry. Mais Clotaire II, roi de Neustrie, entre en campagne et les grands de Bourgogne, par haine de Brunehaut, traitent avec lui. Quand les deux partis se rencontrent sur les bords de l'Aisne, l'armée de Sigebert, à un signal donné, l'abandonne et s'enfuit. La vieille reine, qui avait cherché refuge en Transjurane, est bientôt prise et conduite à Clotaire. Le nouveau maître du *Regnum Francorum* lui impute la mort de dix rois francs et la condamne au dernier supplice. Après l'avoir torturée pendant trois jours, on la promène sur un chameau à travers les rangs des soldats. Puis, quand cette exhibition a assez duré, elle est attachée par les cheveux, par un pied et un bras, à la queue d'un cheval fougueux qui, dans la rapidité de sa course, lui brise les membres.

Pour Adon qui ne s'attarde pas à ce récit et l'expédie en trois lignes, cet écartèlement est la juste peine de ses voluptés, "Deo illi pro voluptatibus suis dignam poenam retribuente". C'est aussi un exemple qui montre qu'on ne pêche jamais impunément. Pour le second anonyme, c'est la peine des crimes dont elle a souillé son règne et qu'elle expie tous en une fois. Quant au premier, il y voit expressément la punition de l'assassinat de saint Didier :

"Le très illustre roi des Francs Clotaire, apprenant que le bienheureux Didier, sur l'ordre de la perfide reine Brunehaut, avait subi une mort inique autant que cruelle, fut par la volonté de Dieu enflammé d'une juste colère. Inspiré du ciel de venger un si grand forfait, il fit arrêter par ses soldats cette Brunehaut, se la fit amener et réunissant en tribunal les grands du royaume, il ordonna sur leur jugement, tant pour ce crime que pour les autres, de l'attacher à des chevaux indomptés : les bras et les jambes écartelés, rompue membre à membre, sa mort fut horrible. Le roi enfin commanda de brûler ses os".

Sans faire intervenir la question de moralité ni le jugement de Dieu, un historien moderne explique par une simple erreur de politique la chute de Brunehaut et la disparition de sa dynastie :

"Son rêve personnel échoue, parce qu'elle commet la faute impardonnable de demander compte à l'aristocratie burgonde des injures et des désillusions qu'elle a subies en Austrasie : elle oublie que les anciens sujets de Gontran, sont plus policés que les rudes barbares des bords de la Meuse et du Rhin ; elle ne sent pas que ce qui eût été énergie à Metz ou à Cologne devient outrage à Chalon et à Lyon. Aussi son attitude outrancière dresse-t-elle contre sa propre personne et contre sa dynastie tous ceux en qui elle s'était flattée de recruter de dévoués

collaborateurs, d'abord l'élément gallo-romain avec ses évêques, puis les fonctionnaires d'origine franco-burgonde, enfin les Burgondes de Transjurane : tous se coalisent pour défendre leurs libertés compromises, et cette coalition trouve son triste épilogue dans l'effroyable tragédie de Renève (21) ”.

III

Epilogue

L'INHUMATION A SAINT-PIERRE DE VIENNE

Le corps du martyr ne pouvait pas rester indéfiniment dans sa sépulture provisoire. Il fut en effet, avec la permission du roi Clotaire II, ramené à Vienne pour être déposé dans l'église de Saint-Pierre, qui était la nécropole épiscopale. De ce transfert, nous possédons deux relations qui divergent sur plusieurs points : celle de l'anonyme des *Analecta* et celle d'Adon.

D'après le premier, la reconnaissance du corps saint se fait à Prisciniacum. Le tombeau est ouvert en présence de l'évêque de Vienne, de son clergé et d'un groupe de fidèles. Le cadavre de saint Didier est en parfait état de conservation, il a même gardé tous ses cheveux. On se hâte de l'exhumer et on part avec la précieuse dépouille, en chantant des psaumes. Sur le chemin du retour, des prodiges s'accomplissent : on entend en particulier mugir les troupeaux, avant et après le passage du cortège triomphal. On arrive ainsi à Feyzin, où une femme possédée est délivrée de ses démons. L'auteur n'y était pas, mais il l'a appris par la voix publique, "fama currente cognovi". Un autre miracle a lieu à Saint-Pierre : celle qui avait été la femme d'Ætherius avant son élévation à l'épiscopat amène un enfant né aveugle, qui recouvre la vue près de l'autel.

D'après Adon, c'est seulement une députation du clergé qui se rend à Prisciniacum, où Lyonnais et Viennois se disputent la possession du corps saint. Par ruse et à la faveur de la nuit les Viennois s'en emparent et le chargent sur une barque qui, par la Chalaronne, la Saône et le Rhône, aborde à la hauteur de Feyzin. C'est là qu'on s'est donné rendez-vous et qu'arrive l'évêque Ætherius. La procession s'organise et prend la route

[21] M. Chaume, *Les origines du duché de Bourgogne*, 1^{re} partie, Dijon, 1925, p. 13.

de Vienne. Quand elle est parvenue dans l'église de Saint-Pierre, les évêques invités à la cérémonie procèdent à la reconnaissance des reliques : le corps est intact, ses affreuses blessures n'ont même pas laissé de cicatrices. Le miracle de l'aveugle-né a lieu sitôt après la mise au tombeau.

Les divergences sont assez manifestes pour qu'il soit inutile de les souligner. Au demeurant, leur importance est secondaire et la vraie difficulté n'est pas là : elle concerne l'année du transfert. "Evoluto itaque tempore", dit Adon : la formule est vague sans doute, mais elle fait plutôt entrevoir un long intervalle entre le martyre et l'exhumation. Il est court, au contraire, dans l'anonyme, qui parle du commencement de la quatrième année : "transacto tertio anno, quarto adveniente". Les livres liturgiques viennois donnent le quantième : "tertio idus februarii". Et comme Clotaire II n'a régné en Bourgogne qu'à partir de 613, l'année étant déjà avancée, le transfert se placerait au plus tard le 11 février 614. Mais à cette date, ce n'est pas Ætherius, c'est Domnole, qui est évêque de Vienne. Il assiste en effet au concile de Paris, tenu le 14 octobre 614. Il était même encore en fonctions quatre ans plus tard, si l'on en croit la Vie de sainte Rusticula, abbesse de Saint-Césaire d'Arles.

Cette abbesse avait été fausement accusée auprès de Clotaire II d'élever en secret dans son monastère un prince royal, c'est-à-dire le jeune Childebart, fils de Thierry, échappé au massacre de ses deux frères ordonné par le nouveau roi. A la suite de cette dénonciation, Rusticula est emprisonnée et finalement traduite devant Clotaire. Mais dans sa détresse Dieu lui suscite un défenseur : "Il révèle par son Saint Esprit à un homme apostolique, l'évêque de la cité de Vienne nommé Domnulus, qu'il ait à se rendre immédiatement auprès du roi et à lui dénoncer la grave offense qu'il avait commise envers la justice divine en prononçant une sentence inique contre la servante du Christ : en punition d'un jugement si barbare, il va bientôt perdre son fils". Le roi hésitait, mais voici que la prédication de Domnole s'accomplit. Clotaire, sur le conseil des Grands du palais, traite l'abbesse avec honneur et la renvoie à son monastère (22).

L'affaire se passe quatorze ans avant la mort de l'abbesse. Rusticula mourut le 11 août 632 ; Domnole était donc encore évêque de Vienne en 618. De son successeur Ætherius, l'hagiologue viennois dit seulement qu'il vivait sous Clotaire II, qu'il

(22) D. Bouquet, III, 494. On a conjecturé que cet enfant royal, dont la mort confirme l'admonition de l'évêque, n'était pas un fils de Clotaire mais son filleul, ce jeune Mérovée, fils de Thierry, qu'il avait épargné pour l'avoir tenu sur les fonts du baptême.

mourut le 14 juin et fut inhumé dans l'église de Saint-Georges, attenante à Saint-Pierre. Adon, dans sa Chronique, ne lui a consacré qu'un éloge banal : "Ætherius Viennensis, vir in omnibus eximius, praeclarus hebetur". S'il n'avait présidé aux funérailles de saint Didier, il serait pratiquement inconnu.

Comme il est nommé dans les deux récits, la détermination chronologique fournie par l'anonyme est inaccessible. Elle est d'ailleurs inexacte dans sa teneur même : Didier étant mort le 23 mai, les mots *quarto adveniente* devraient désigner les mois de juin ou de juillet, mais la translation a lieu en février, huit mois et demi après le jour du martyre. Cette ignorance est encore la preuve du peu de valeur de son information (23). Il n'y a donc qu'à laisser incertaine l'année des funérailles de saint Didier à Saint-Pierre et à garder pour sa mort la date de Frédégaire, 607.

Voici maintenant le texte d'Adon :

"Le temps passa et un jour il parut bon à l'évêque de Vienne, à son clergé et à son peuple, de s'adresser à Clotaire qui régnait alors pour qu'il daignât leur accorder le corps du bienheureux Didier, qui avait été inhumé à l'endroit même de son martyre, dans le diocèse de Lyon, et y était toujours. Bénéignement, le pieux roi consentit à leur requête, car il comprenait bien qu'on lui demandait une chose très convenable, qui plaisait à Dieu et découlait de la piété filiale. Les messagers, tant clercs que laïcs, reviennent du palais royal, charmés d'avoir réussi à obtenir le désir de leur cœur, le désir de leur amour. Béni soit Dieu d'avoir inspiré au roi la pensée de glorifier notre cité par le retour de son martyr, notre bienheureux pasteur ! L'Eglise entière s'assemble, on publie partout cette heureuse nouvelle, on prépare les croix et le luminaire, on charge la civière d'ornements de grands prix, tout le monde revêt ses habits de fête et dans cet appareil d'honneur on s'achemine vers le martyrium du saint pontife.

"Je vais rapporter ici un fait de grande dévotion. Viennois et Lyonnais, réunis à Prisciniacum, ne sont pas d'accord : les Lyonnais prétendent garder leur martyr, les Viennois emporter leur pasteur. Entre eux une contestation amicale s'élève : les premiers revendiquent un bien acquis, celui qui depuis son

(23) Dans le Bréviaire manuscrit de l'abbaye de Saint-Pierre, qui date de 1570-1573, fol. 100, la translation de saint Didier est attribuée à Domnolus. Mais dans le *Supplementum seu officia sanctorum*, édité en 1765, p. 26, on a rétabli Ætherius : "Ibidem igitur sanctissimum beati Desiderii martiris et pontificis corpus, a successore suo sancto Ætherio astante, retro majus altare in sepulchro marmoreo, tertio idus Februarii usque in finem saeculi servandum, conditum fuit". — Cité par A. Gropellier, *Mélanges d'hagiographie dauphinoise*, p. 10.

martyre vit en Dieu au milieu d'eux ; les seconds réclament leur patron, celui qui pendant son existence terrestre vivait avec eux comme leur docteur. Mais pourquoi m'attarder là-dessus ? Tandis que, de part et d'autre, sans se lasser on aligne les arguments, soudain la nuit tombe. Les Viennois, qui avaient plus d'amour et servaient une plus juste cause, conçoivent un dessein assez subtil. Furtivement, ils creusent et rejettent la terre ; puis, ouvrant le saint tombeau, ils enlèvent le corps qu'ils dissimulent dans un petit bateau muni d'un filet préparé pour la pêche. Et la nacelle part la première, suivant le cours de la Saône et du Rhône. C'est sur des eaux calmes que le Rhône lui-même, pour rendre service aux citoyens de Vienne, ses riverains, reçoit ce dépôt sacré. A l'aube, la troupe viennoise s'en retourne à pied, avec sa civière vide. De quoi les Lyonnais exultent, se flattant d'une vaine espérance. Mais cet heureux larcin ne devait pas leur rester longtemps ignoré et ils en perdirent la joie que leur causait une fausse victoire. Quant à ceux qui transportaient en barque le corps du pontife, sitôt qu'ils arrivèrent près de la villa de Feyzin, ils abordèrent au rivage et attendirent patiemment ceux qui empruntaient la voie de terre (24).

" Les porteurs déposèrent donc le corps saint dans un lieu fort décent. Et je ne puis passer sous silence le miracle qui advint alors. Une femme, tourmentée depuis maintes années par l'esprit immonde et traînée là par les siens, ne se fut pas plus tôt approchée du martyr que par la vertu divine elle fut subitement guérie. Dès qu'arriva le bienheureux Ætherius, évêque de Vienne, accompagné de ceux qui étaient restés précédemment dans la ville, la civière fut portée à bras par des hommes picux. Et le chœur du peuple, qui chantait et psalmodiait en l'honneur de notre Dieu, s'éleva dans les airs. Qui donc, parmi l'assistance, aurait pu avoir une poitrine si insensible, un cœur si dur, qu'il n'ait dans la trop grande exultation de son âme ou poussé un gémissement ou baigné son visage de larmes ?

" Cependant le corps saint, au milieu de ce cortège céleste qui le précède et qui le suit, est conduit au sépulcre qu'on avait

(24) L'authenticité de ce stratagème a été contestée, parce qu'il semble " calqué sur le récit bien connu de la lutte entre Poitevins et Tourangeaux autour du corps de saint Martin " (Kleinclausz, *Histoire de Lyon*, I, 89). C'est possible, bien que le fait n'ait en soi rien d'in vraisemblable et qu'à Priscinacum comme à Candes la proximité d'une rivière ait favorisé une manœuvre identique. En tout cas, s'il s'agit d'un emprunt inavoué à Grégoire de Tours, il n'y a pas de raison de l'attribuer à Adon qui assure n'avoir rien écrit que de vrai, et il est à croire qu'il a trouvé cet épisode, d'ailleurs dénué de merveilleux, dans l'une des sources manuscrites qu'il avait à sa disposition. Du reste, l'argument des Lyonnais sur la présence réelle de Didier au milieu d'eux depuis son martyre (*cum quibus martyr in Doo vivebat*) correspond mieux à l'état de la croyance populaire au début du VII^e siècle qu'à la fin du IX^e.

préparé d'avance avec toute la vénération possible dans l'église des saints Apôtres Pierre et Paul en dehors de la ville, église où beaucoup de pontifes viennois ont leur tombeau. Une fois là, les évêques s'affairent autour de la dépouille du martyr qu'ils enveloppent de linges précieux et de parfums. A ce moment — il faut le publier à la louange du Dieu tout-puissant — le Chef du Saint apparaît intact, sans trace de blessure, au point qu'on ne voyait absolument pas l'endroit où la peau avait été rompue. Bien plus, le reste du corps avait ses articulations et ses nerfs encore en place, sous le revêtement d'un épiderme sans altération. Pendant ce temps des chœurs se faisaient entendre et la psalmodie résonnait en chants alternés.

" A peine le Saint fut-il mis au tombeau, gage de protection pour la ville entière, qu'une glorieuse femme, qui avait été jadis l'épouse du bienheureux Ætherius quand il était encore laïc et qui était maintenant une sainte moniale, amena près du sépulcre de Didier, évêque et martyr, un aveugle-né en lui recommandant d'avoir confiance. Aussitôt la puissance divine qui toujours glorifie les siens manifesta par un prodige le crédit dont jouissait dans le ciel celui qui était enfermé sous cette pierre. En effet, en présence de toute l'Eglise, l'aveugle recouvra la vision et vit cette lumière qu'il ne connaissait pas.

Dans la suite, Dieu a opéré là par son serviteur des miracles si nombreux que, qui voudrait les écrire tous, un long rouleau n'y suffirait pas".

LE CULTE DU MARTYR

A Prisciniacum on avait bâti sur la tombe de Didier une de ces chapelles funéraires qu'on nommait *mémoria* ou *martyrium*. Les fidèles s'y rendaient en pèlerinage, les malades y venaient chercher la guérison. Mais il ne s'agissait encore que d'une dévotion privée. C'est seulement à partir de son transfert à la nécropole viennoise que l'évêque assassiné est admis officiellement parmi les Saints de l'Eglise de Vienne et avec le titre de martyr. Adon a expliqué le motif de cette qualification :

" S'il ne lui a pas été dit par les persécuteurs : Sacrifie aux idoles, du moins lui a-t-on dit : Consens à nos péchés. Tais la vérité, *ut fruamur cupitis amplexibus*. C'est bien un martyr, car il a maintenu la vérité et pratiqué, dans la correction des pécheurs, patience et charité. Il n'a pas craint de mourir, afin d'apprendre ainsi à ceux qu'il avait nourris au Christ à subir la mort avec constance pour la vérité, puisque la vérité est le Christ et que rien, ni l'adversité poussée au dernier degré ni la

mort, n'est capable de séparer de l'amour du Christ. Et lui, il aimait d'un amour vrai ceux-là mêmes qui le tuaient injustement : par son supplice il leur faisait entendre quel risque immense ils couraient d'être punis dans l'éternité en vivant dans le vice et le crime, alors que lui-même, pour ne pas favoriser de si mauvaises actions et moins encore les commettre, il était prêt à endurer dans son corps n'importe quelle torture... Le saint pontife a donc bien conquis la palme du martyr".

A Saint-Pierre, le sarcophage de Didier était déposé, à même le pavé, derrière l'autel majeur de la basilique. C'était une place d'honneur puisqu'il se trouvait entre le sarcophage de saint Léonien, fondateur du monastère et celui de saint Mamert, l'illustre évêque de Vienne fondateur des Rogations. Didier et Mamert sont d'ailleurs nommés ensemble, au moins une fois, dans la titulature de l'abbaye : le 28 novembre 1025, une donation est faite "à la sainte église de Dieu qui est fondée hors et près les murs de la cité de Vienne et dédiée en l'honneur du bienheureux Pierre prince des Apôtres et de tous les Apôtres, ainsi que du bienheureux Didier martyr, de saint Mamert confesseur et d'autres Saints (25)".

Au XIII^e siècle, le tombeau de saint Didier était encore fertile en miracles : "Adhuc innumeris claret miraculis", déclare la Chronique épiscopale de 1239. Dans la suite, les reliques du martyr furent extraites de la cuve de marbre qui avait reçu son corps et placées dans une châsse d'argent. Cette châsse était exposée, avec celles de saint Zacharie et de saint Mamert sur le tref de l'abside.

A Saint Zacharie le monastère de Saint-Pierre était redevable d'une relique insigne : la Nappe de la Cène ou Sainte Toaille ; à saint Didier on attribuait le don d'une autre relique non moins extraordinaire : le propre Chef du prince des Apôtres, *Caput sancti Petri*. C'est du moins ce que raconte en son latin bizarre l'anonyme des *Analecta* : "Qui meruit per praedicationem divinam attollere caput Petri apostoli, cuius sunt Viennae reliquiae foris murum civitatis fundatae". On ne voit pas comment l'évêque de Vienne avait pu se procurer une telle relique, mais c'est un fait qu'elle figurait dans le trésor de l'abbaye. L'abbé Antoine de Poisieu, au XV^e siècle, l'avait enfermée dans un buste-reliquaire, qu'un vieil inventaire décrit en ces termes : "Le chef de Saint Pierre avecq son pied destal et sa couronne soubztenue par deux anges, avecq cinq bottions d'argent pendantz aux deux tables (26)". En octobre 1567, les calvinistes brisèrent les châsses et dissipèrent les ossements.

(25) Cartulaire de Saint-André-le-Bas, appendice, p. 258.

(26) Arch. de l'Isère, Inventaire 219, fol. 7.

Dès le IX^e siècle on avait prélevé et distribué des reliques de l'évêque martyr. De là vient qu'un certain nombre d'églises, dans le diocèse de Vienne et les diocèses limitrophes, étaient sous le vocable de saint Didier. Parmi les plus anciennes on peut citer :

les églises de Saint-Didier d'Eypieu (in villa Lepiaco) près de Diémoz et de Saint-Didier près de la Tour-du-Pin (iuxta villam Pinus), données en 893 par l'archevêque Barnoin aux moines de Monticrender et à leur abbé Adalric qui, chassés du diocèse de Troyes par les invasions normandes, avaient trouvé asile au monastère de Saint-Chef ;

l'église de Saint-Didier sur l'Ozon (in villa Crotis), à la limite du Viennois et du Lyonnais, concédée aux chanoines de Saint-Maurice en 927 par l'empereur Louis l'Aveugle, fils du roi Boson, et passée ensuite à l'abbaye de Cluny, à qui le roi Rodolphe III en confirma la possession en 998 ;

la chapelle de Saint-Didier à Lens-Lestang, que le concile de Chalon-sur-Saône en 1056 mentionne dans la liste des églises qui appartiennent à l'abbaye de Saint-Pierre ;

Enfin, à Vienne même, l'église de Saint-Didier au territoire d'Estressin : elle était située sur une éminence rocheuse en bordure du Rhône, qu'on dénommait à cause d'elle le Puy Saint-Didier, *Podium sancti Desiderii*. Ce petit sanctuaire suburbain n'a malheureusement pas d'histoire et il n'est cité que dans une charte de l'archevêque Léger, du 18 décembre 1037.

Dans le diocèse de Vienne seize paroisses avaient saint Didier pour patron : Brion, Culin, Moissieu, Montferrat, Ornacieu, Saint-Didier de Bizannes, Saint-Didier de la Tour, Semons et Terrebasce (Isère) ; Ardoix, Préaux, Saint-Désirat et Sécheras (Ardèche) ; Marsanne, Tournay et Triors (Drôme). Il y en avait cinq dans le diocèse de Grenoble : Clavans, Goncelin, Oulles, le Touvet et Voreppe.

Dans la Dombes, qui faisait autrefois partie du diocèse de Lyon, plusieurs églises étaient sous le patronage de Saint-Didier. La plus ancienne était naturellement celle de Prisciniacum, où l'évêque de Vienne avait été martyrisé. Elle en avait pris et en porte toujours le nom : c'est Saint-Didier-sur-Chalaronne. En 1305, l'archevêque de Lyon Louis de Villars donna cette paroisse au chapitre de Saint-Nizier. Comme elle ne possédait pas de reliques de son saint patron, l'archevêque Gui de Boulogne en fit demander au monastère de Saint-Pierre de Vienne, qui en accorda quelques parcelles : l'authentique, encore conservé aux

archives départementales du Rhône, porte la date du 29 juin 1341 (27).

On trouve également sous le même patronage, près du lieu du martyre, les églises de Clémenciat, Flurieux, Saint-Didier de Renon, et dans la région voisine : Saint-Didier d'Aussiat, Saint-Didier de Formans, les paroisses de Foissiat, de Montracol et de Cormoranche-sur-Saône où les dames bénédictines de Saint-André-le-Haut possédaient un prieuré qui leur fut confirmé en 1174 par le pape Alexandre III.

L'actuel diocèse de Lyon compte encore sept paroisses dédiées à l'évêque de Vienne : Courzieu, Saint-Didier-sur-Beaujeu, Saint-Didier-au-Mont-d'Or, Saint-Didier-sous-Riverie (Rhône) ; Chalain d'Uzore, Saint-Didier-sur-Rochefort, la Versanne (Loire).

Ainsi s'est perpétué dans la mémoire des hommes le nom de la victime de Brunehaut, ainsi a rayonné son culte. Des saints évêques de Vienne il est le seul qui ait laissé une empreinte aussi profonde : c'est que, si plusieurs eurent un épiscopat historiquement plus important, aucun n'a eu comme saint Didier le prestige incomparable du martyre.

23 novembre 1957.

Pierre CAVARD.

(27) P. Richard, *Lyon sacré*, 1914, p. 161.

LE CIRQUE ROMAIN DE VIENNE

Alors commençaient les *Ludi* (jeux). Généralement les chevaux d'un même quadrige avaient même robe et les auriges se distinguaient par des casques de couleurs différentes.

Les chars quittaient tous à la fois les *carcères* et s'élançaient sur l'arène excitant leurs attelages par le fouet et les cris. Celui qui, après avoir accompli les sept tours de piste, arrivait le premier à la *linea alba* (ligne blanche) tracée en face de la première *méta*, était déclaré vainqueur ; il recevait alors sa récompense : couronnes, lauriers, grosses sommes d'argent et sortait, glorieux, au milieu des acclamations, par la porte triomphale, après avoir accompli un tour de piste d'honneur et salué les autorités de l'assistance.

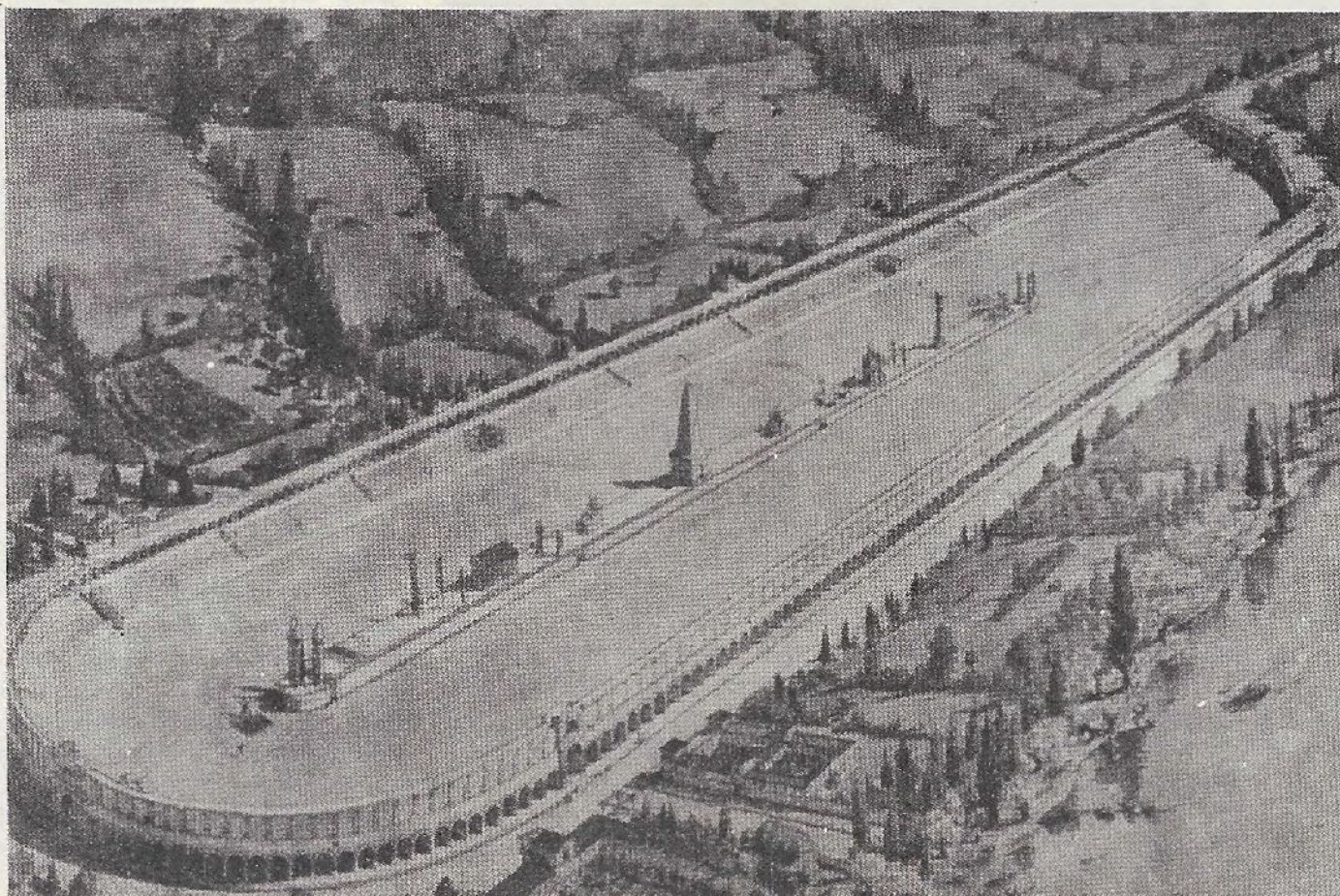
Les jeux du cirque étaient très en faveur dans les cités romaines et JUVÉNAL

prétend ironiquement que le peuple ne demandait à l'empereur que du pain et des jeux du cirque : *Panem et Circenses*.

Comme on n'a pas retrouvé à Vienne des restes d'amphithéâtre comme ceux d'Arles et de Nîmes, certains auteurs en déduisent que les jeux d'amphithéâtres : luttes athlétiques, courses à pied, simulacres de combats à cheval, combats d'animaux, chasses aux bêtes féroces entre elles ou contre des hommes, même et surtout des lions, des éléphants, étaient donnés dans le cirque. Mais, dans ce cas, des grillages protecteurs surélevaient le mur intérieur de l'arène dont les grandes dalles verticales, hautes cependant de 2 m. 60 environ, puisqu'elles servaient de barrière au podium, n'auraient pas suffi à arrêter l'élan des grands fauves.

Mais, encore une fois, c'est là simple hypothèse.

Joseph COTTAZ



Reconstitution du cirque romain

Photo X

